

**Britannicus,
trageï·die. Avec
commentaires
choisis des
meilleurs**

Jean Racine

LIREGRATUITEMENT.COM

**Britannicus, trageï·die.
Avec commentaires
choisis des meilleurs
commentateurs**

français. Augmentés de remarques

Jean Racine

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Britannicus, tragédie. Avec commentaires choisis des meilleurs commentateurs français. Augmentés de remarques

Tous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage, et si je vous avais demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurais obtenue. Mais ce serait être en quelque sorte ingrat, que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous n'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre?

Non, Monseigneur, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses 2). Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.

1) Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes, pair de France, connu sous le nom de duc de Chevreuse, fils de la fameuse duchesse de Chevreuse; il naquit en 1620, et mourut en 1690. Ecrivain ascétique, il se lia avec les solitaires de Port Royal, et a laissé plusieurs ouvrages sous le nom de Laval.

2) Le grand Colbert, beau-père du duc de Chevreuse.

Ne craignez pas, Monseigneur, que je m'engage plus avant, et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait dangereux de le fatiguer de ses louanges ; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devrait être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous ; il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avais autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

Monseigneur,

Votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,

RACINE

Première Préface.

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. . Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragé-

die, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier: il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi: ils ont dit que je le faisais trop cruel. Pour moi, je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il était honnête homme dans ses premières années: il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très-méchant homme. Il ne s'agit point, dans ma tragédie, des affaires du dehors: Néron est ici dans son particulier et dans sa famille 5 et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourraient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avais fait trop bon. J'avoue que je ne m'étais pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron: je l'ai toujours regardé comme un monstre.

Première Préface.

Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome; il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs: à cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très-méchant homme, et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. „Néron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, „parce que cet afranchi avait une conformité merveilleuse avec „les vices du

prince encore cachés : Cujus abditis adhuc vi- „tiis mire congrue-
bat 1).u

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d' Andromaque, le sentiment d'Aristote sur le héros de la tragédie; et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-s ept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

„Mais, disent-ils, ce prince n'entrait que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu.“ Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme 2) qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement

*) Tacite, Annal., liv. XIII, ch. 1.

2) Corneille, dans Héraclius , fait régner vingt ans l'empereur Phocas, lequel n'en a régné que huit.

Première préface.

soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppose les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs: ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-sage, Qu'auraient-ils à me répondre , si je leur disais que cette Junie est un personnage inventé, comme TEmilie de Cinna,

comme la Sabine à Iloracê Mais j'ai à leur dire que s'ils avaient bien lu l'histoire, ils auraient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*¹). Elle aimait tendrement son frère; et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Si je la présente plus retenue qu'elle n'était, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu;

L'on trouve étrange qu'elle paraisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie. „Mais, disent-ils, cela ne valait pas la peine de la faire revenir, un autre l'aurait pu raconter pour elle.“ Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action, et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

„Tout cela est inutile, disent mes censeurs : la pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter le reste/ ‘ On l'écoute pourtant, et même avec

i) „La plus enjouée des jeunes filles.¹¹

Première Préface.

autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est

point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout : c'est ainsi que dans *Y Antigone* il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avancant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois; d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants, qu'ils seraient moins vraisemblables; d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre, qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur; un Lacédémonien grand parleur¹); un con-

*) *Bacine* désigne ici plusieurs tragédies de Corneille: *La mort de Pompée*, *Sertorius*, *Agésilas*; on ne sait quel est ce héros ivre qui veut se faire haïr de sa maîtresse (dans le comment, de *La Harpe* il est désigné par *Attila*). On sent que le succès médiocre de *Britannicus* et l'acharnement, des partisans outrés de *Corneille* avaient mis *Kacine* dans une situation à ne plus rien ménager.

Première Préface.

quérant qui ne débiterait que des maximes d'amour; une femme qui donnerait des leçons de fierté à des conquérants. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que dirait cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserais-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander: que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers? que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène? Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages; je l'aurais prétendu inutilement: Quid tibi te alii loquantur, ipsi videntur, dit Cicéron, sed loquentur tamen 1 2 *).

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface, que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poète malintentionné, malevol? veteris poetæ, et qui venait briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentait ses comédies.

„ Occepta est agi :

Exclamat, etc. 2)

On me pouvait faire une difficulté qu'on ne m'a point faite.

x) „C'est, aux autres à prendre garde comment ils parleront de vous; mais soyez sûr qu'ils en parleront, de quelque manière que ce soit.“ De Republ ., lib. VI.

2) „A peine a-t-on levé la toile^ que le voilà qui s'écrie, etc/4 (P. Terent., Eunuch ., Prolog.)

(On ne peut pas douter que Racine n'ait voulu désigner

ici le grand Corneille.)

Première Préface.

Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les vestales, où, selon Aulu-Gelle, on ne recevait personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection ; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

Enfin, je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurais d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers: ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire , de plus injuste qu'un ignorant : il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien ; il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas; il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit; et

pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise que. nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

„ Homme imperito nunquam quidquam injustius 1).tt

i) „I1 n'y a rien de plus injuste qu'un ignorant.14 Terent., Adélphi , I, ii, 18.

Seconde Préface.

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances : à peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient devoir la détruire. Je crus moi-meme que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres— tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté: les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cpur et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même Britannicus.

A la vérité, j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite; et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter; mais

j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde ; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est

Seconde Préface.

ici dans les premières années de son règne , qui ont été heureuses , comme l'on sait. Ainsi, il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il l'a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs ; mais il a en lui les semences de tous ces crimes : il commence à vouloir secouer le joug; il les hait les uns et les autres: il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus naturavelare odium fallacibus blanditiis* x). En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions: *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus vclament a quoesivit* 1 2). Il ne pouvait souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaires, *fato quodam , an quia praevalent illicita : metuebaturque n e in stupra feminarum illustrinm prorumperet* 3).

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés: *Citjus abditis adhuc vitiis mire congruebat*. Ce passage prouve deux choses: il prouve et que Né-

ron était déjà vicieux, mais qu'il dissimulait ses vices, et que Narcisse l'entretenait dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque; en voici la raison : ils étaient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, et l'autre pour les lettres ;

1) Tacit., Annal., lib. XIV, cap. lvi.

2) Idem, ibid., lib. XIII, cap. xlvii.

3) „ . . . par une sorte de fatalité , ou peut-être parce qu'on trouve plus de charmes à ce qui est défendu; et l'on craignait que les dames romaines les plus illustres ne fussent exposées à, la violence de ses désirs. u (Tacit., Annal., lib. XIII, c. xn.)

Seconde Préface.

et ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs , *militaribus cutis et severitate morum*; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta* 1). Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu: *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis** 2). Toute leur peine était de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine , *quæ , cunctis rtialæ dominationis cupidinibus fragrans , habebat in par tibus Pallantem* 3 4 * *). Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle; et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle était aussi in-

nocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdait en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisait craindre un plus grand: Sibi supremwm auxilium ereptum , et parricidii exemplum intellegebat* .)

L'âge de Britannicus était si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avait beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avait quinze ans, et on dit qu'il avait beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : Neque segnem ei fuisse indolem

•) Tacit., Annal., lib. XIII, cap. h.

2) Idem, ibicL., lib. XIV, cap. li.

3) „Enflammée de toutes les passions de la tyrannie, elle avait Pallas dans son parti. “ (Tacit., Annal., lib. XIII, cap. n.)

4) Elle sentait vivement que Néron venait de lui ravir son

dernier appui, et de faire l'essai du parricide.¹¹ Tacit., Annal.,

lib. XIII, cap. xvi.)

Seconde Préface.

ferunt ; sive verum , seu periculis commendatus , retinuit famam sine experimento¹).

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse : car il y avait longtemps qu'on avait donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui

n'eussent ni foi ni honneur: Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque j idem pensi haberet olim provisum erat 2).

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelait Junia Silana. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle Junia Calvina , de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, festivissima omnium puellarum. Son frère et elle s'aimaient tendrement; et leurs ennemis , dit Tacite, les accuser eut tous deux dû inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au règne de Yespasien.

Je la fais entrer dans les vestales, quoique, selon Aulu- Gelle, on n'y reçût jamais personne au dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège3).

') Tacit., Annal. , lib. XII, cap. xxvi.

2) Idem, ibid ., lib. XIII, cap. xv.

3) Racine confond ici la république avec la monarchie: le peuple n'était rien sous les empereurs : sa protection était inutile et même nuisible; il ne faisait point de lois, et ne pouvait en donner aucune dispense. Racine ne peut donc pas supposer au peuple le droit de faire entrer Junie dans les vestales malgré les lois.

PERSONNAGES

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius et de Messaline.
AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

BURRHUS, gouverneur de Néron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

Gardes.

La scène est à Rome dans une chambre du palais de Néron *).

1) Le lieu de la scène est connu par les premiers vers de la pièce. C'est une salle où est la porte de l'appartement de Néron: on passe par cette salle pour aller dans l'appartement d'Octavie; quand Junie paraît, elle dit à Néron: J'allais voir Octavie. Agrippine qui a appris l'enlèvement de Junie, vient pour en demander la raison à son fils: elle apprend qu'il n'est point encore éveillé. L'action de la pièce ne commence pas cependant de grand matin: les deux consuls sont déjà venus pour saluer Néron; mais sa porte n'est point encore ouverte, parce qu'à cause de l'enlèvement de Junie, il a passé la nuit sans dormir; comme il le dira: Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour. Ainsi il ne faut presque pas plus de temps pour la durée de l'action que pour celle de la représentation. La catastrophe arrive en plein jour. L.
R.

AGRIPPINE, ALBINE

A L B T fl E.

Quoi! tandis que Néron s'abandonne au sommeil 3)?

Faut-il que vous veniez attendre son réveil?

1) L'action est la mort de Britannicus, que suit nécessairement la disgrâce d'Agrippine. Elle est, pour ainsi dire, commencée pendant la nuit, par l'enlèvement de Junie, qui est le fond des deux premières scènes, et de la troisième dans laquelle Agrippine irritée s'unit à Britannicus.

2) Cette exposition est du genre le plus difficile de tous. Il y en a de trois sortes. La première est en action, comme dans Iphigénie , où Agamemnon, en chargeant Areas d'une lettre pour Clytemnestre, et lui faisant connaître toute l'importance de son message , explique naturellement le sujet de la pièce. La seconde est en récit entre deux personnages, dont l'un rend compte à l'autre de faits que tous deux ne peuvent pas savoir également, comme dans Andromaque. La troisième est purement en conversation, comme ici, entre deux personnes également instruites, et alors la difficulté consiste en ce que le dialogue seul doit amener tout ce que le spectateur doit apprendre, sans jamais laisser voir le dessein ou le besoin de raconter. L. H.

3) Quel tableau dans ces premiers vers ! s'écrie L. R , Celle qui a gouverné longtemps tout l'empire, vient seule attendre à la porte de son fils, qu'il soit jour chez lui, tandis que ce fils que l'amour a empêché de dormir pendant la nuit, s'abandonne au sommeil. Les personnes les plus fières sont celles à qui les bas-

esses coûtent le moins, quand ces bassesses peuvent servir à les élever.

Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte¹⁾, La mère de César veille seule à sa porte ²⁾ ?

Madame, retournez dans votre appartement³⁾.

AGRIPPINE

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.

Je veux l'attendre ici: les chagrins qu'il me cause M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.

Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré:

Contre Britannicus Néron s'est déclaré.

L'impatient Néron cesse de se contraindre;

Las de se faire aimer, il veut se faire craindre. Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour ⁴⁾

Je sens que je deviens importune à mon tour.

1) Racine se sert également du participe ou de l'adjectif verbal (gérondif); p. e. dans Andromaque : Errante et sans dessein, je cours dans ce 'palais ; dans Phèdre : (p. 15, 3) Et la Crète fumant du sang du Minotaure. Nous en avons donné une explication fort détaillée dans notre édition d ' Athalie, p. 23.

2) Ces deux vers sont du ton le plus noble, et nous font connaître en même temps les personnes qui paraissent sur la scène.

3) Ce vers, qui est de la conversation ordinaire, serait au dessous du style tragique s'il n'était également relevé, et par ce qui précède, et par ce qui suit. Ces mots si simples acquièrent de la dignité et en rendent h Agrippine; et quand elle répond: Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment, je veux V attendre ici , l'on comprend pourquoi la mère de César est hors de son appartement à une heure où elle devrait y être. L. H. nous raconte par rapport à ce vers, qu'un mauvais poète avait commencé une mauvaise tragédie par le vers: Eh! Madame, rentrez dans votre appartement ; et quand on se moquait de ce début, il répondait aux critiques en leur citant le vers de Racine , et ne doutait pas que ce ne fût la même chose.

4) Autant ce mot gêner fait un mauvais effet dans ce vers du rôle de Pyrrhus {Andromaque , , p. 39): Et le puis-je, madame ? Ah ! que vous me gênez ! autant il est placé ici avec choix

Acte I, Scène I

ALBIN E

Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire¹),

Qui l'avez appelé de si loin à l'empire?

Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,

Avez nommé César l'heureux Domitius ²) ?

Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine :

Il vous doit son amour.

AGRIPPIN E.

11 me le doit, Albine:

Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;

Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE

S'il est ingrat, madame? Ah! toute sa conduite Marque dans son devoir une âme trop instruite³).

ainsi que le mot d 'importune dans le vers suivant. Dans l'ordre des choses et des personnes dont il s'agit ici, ces termes qui ont une sorte d'acception vague, font entendre d'avance tout ce qui sera détaillé dans la suite. Néron, que gêne Britannicus, Agrippine qui devient importune , et une foule d'expressions du même genre que nous verrons dans cette pièce, sont du bon style de l'histoire, qui devait ici faire partie du style tragique. Mais que de goût et d'art il fallait pour les réunir (L. H.)\ Voyez encore ce que nous avons dit de l'étymologie du mot gêne , dans notre édition de Phèdre , p. 97, afin de le distinguer d'importune.

x) C'est par une métonymie très-naturelle et très-commune que Racine a dit, et il l'a dit plus d'une fois, le jour que je respire : la poésie permet de prendre le jour pour Y air ; au reste toute la phrase est poétique et signifie, à qui Néron doit la vie.

2) Vous qui , déshéritant Britannicus, avez nommé empereur Vheureux Néron, jïls de Domitius.

3) En prose il faudrait dire instruite de son devoir. On ne dit proprement instruit dans que lorsqu'il s'agit d'un art ou d'une

science: instruit dans la peinture , dans les mathématiques . Instruit est là immédiatement au dessous de savant. Dans la poésie, la meme construction s'est introduite par extension, même pour les choses que ne présente point l'idée de doctrine, et en ce sens instruit dans a plus d'élégance qu 'instruit de. L.H.

Britannicu s,

Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,

Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?

Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,

Au temps de ses consuls croit être retournée *) :

Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant À toutes les vertus d'Auguste vieillissant* 2).

AGRIPPIN E.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste:

1) Le titre de consul , depuis les empereurs, n'était qu'un titre d'honneur, qu'on ambitionnait encore, quoiqu'il ne donnât aucun crédit. Mais ce que dit Albine est conforme au récit de Suétone (VI, 10); Néron, selon lui, a signalé les commencements de son règne par les plus grandes marques de modération, de générosité et de clémence ; il fit des * largesses au peuple ; il assura des revenus aux sénateurs que le malheur des temps avait réduits à l'indigence; il supprima les impôts, ou les réduisit au quart; il s'éleva contre tous les abus, et fit les réglemens les plus propres à les prévenir. Cette conduite prévint si fort le sénat en faveur du nouvel empereur, qu'il lui décerna les plus grands honneurs ; Néron les accepta tous, à l'exception du titre de „Père de la patrie44,

que sa grande jeunesse lui fit d'abord refuser (Tacite, Annal. XII); et qu'il prit ensuite à la fin de la seconde année de son règne. — Retourner est une expression qu'il ne faut pas confondre avec revenir qui semblerait devoir mieux convenir ici. On revient au lieu où l'on est, on retourne au lieu où l'on n'est pas: Je reviendrai ici avant de retourner chez moi .

2) Cette comparaison de Néron naissant avec Auguste vieillissant est empruntée de Sénèque {De clementia I, 2): Comparare nemo mansuetudini tuae audebit divum Augustum , etiamsi in certa menjuvenilium annorum deduxerit senectutem plus quam maturam. Néron n'avait que dix-sept ans lorsqu'il succéda à l'empereur Claude. Agrippine régna d'abord sous son nom: elle le fit avec tant de sagesse que Trajan souhaita de pouvoir compter parmi les années de son règne les premières années de celui de Néron.

Acte I, Scène I

Il commence, il est vrai, par où finit Auguste¹); Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,

11 ne finisse ainsi qu' Auguste a commencé.

Il se déguise en vain²): je lis sur son visage Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage ³) ;

Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc⁴).

1) Les commentateurs français remarquent ces vers à cause de la précision sévère, qui les rend remarquables.

2) Néron fut quelque temps hypocrite par crainte et par dépendance. Nero flagitiis et sceïeribus velamenta quæsit , dit Tacite. Venu de si loin à V empire, il redoutait l'intérêt que l'on pouvait prendre à la jeunesse et à la disgrâce de Britannicus. Il ménageait l'autorité d'Agrippine. Quand la sienne fut affermie il se montra tel qu'il était, et se vengea d'une contrainte pénible en se défaisant de tout ce qui l'avait gêné. Il ne connut plus ni frein, ni borne, ni pudeur v c'est que sa dissimulation était commandée et non pas naturelle. Sénèque, qui lui adressa ses deux livres De clementia, craint apparemment que son élève ne suive son penchant à la cruauté. Difficile hoc fuisset , dit-il, si non naturalis tibi ista bonitas esset, sed ad tempus sumpta 1 nemo enim potest personam diu ferre . Tibère, non moins atroce, mais beaucoup plus politique, fut toujours dissimulé, parce qu'il l'était par caractère. Sa dissimulation faisait partie de sa perversité: elle lui servait à nuire et à opprimer.

3) Le grand-père et le père de Néron se distinguèrent par leur orgueil et leur cruauté, comme on le voit dans Suétone. Il y avait à Borne deux familles de Domitius; l'une avait le surnom de Calvinus , et l'autre celui d 'Ænobarbus. Néron était de cette dernière famille; elle s'était illustrée, suivant Tacite, par sept consulats, deux triomphes, deux censures. L. d. B.

4) Selon Suétone (Vie de Tibère), Agrippine était de la famille des Claudiens qui avaient pris le surnom de Néron , nom qui signifiait , en sabin , fier et courageux. Elle était petite-fille de Claudius Drusus Néron, fils de Tibérius Claudius Néron et de Li-

vie. La famille des Claudiens était une des plus anciennes et des plus illustres de Borne.

Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices¹):

De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices²);

Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,

Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,

D'une longue vertu laisse un jour le modèle?

Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat³)

Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?

Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père :

Mais qu'il songe un peu plus qu' Agrippine est sa mère ⁴).

*) Avoir d'heureuses prémices est une façon de parler poétique et élégante pour avoir d'heureux commencements ; mais en prose elle serait impossible.

2) Agrippine, suivant l'usage des Romains dans le discours amilier, appelle ici, par le prénom Caïus, celui qui dans l'histoire est plus connu sous le nom de Caligula. On sait que dans les commencements de son règne il montra ou affecta quelque bonté, et qu'il devint ensuite une espèce de monstre, composé d'extravagance et de cruauté, soit qu'un philtre qui lui fut donné par sa femme Césonie eût en effet altéré son cerveau comme le rapportent quelques historiens, soit qu'un pouvoir qui n'a point de limites déterminées, joint a un esprit faible et à une âme per-

verse, suffise pour produire une sorte d'aliénation de tête, qui fut aussi le caractère de Néron, d'Héliogabale et de quelques autres, et qui est plutôt le dernier terme de la dégradation humaine, qu'elle n'en est l'excuse. L. H.

3) Timon , du latin temo , £)etdjfel, se dit de la pièce d'un chariot à laquelle les animaux sont attelés, et de la longue pièce de bois attachée au gouvernail d'un navire, c'est à dire de la barre du gouvernail ; on en dit au figuré : prendre le timon des affaires, pour prendre en main le gouvernement de l'État , la conduite des affaires .

4) Ces vers et ceux qui précèdent, montrent Agrippine toute entière, une femme avide de régner à tout prix, celle qui, lorsqu'on lui prédisait que son fils, devenu empereur, la ferait périr, répondit: Occidctt, dum imper et; ce qui paraît vouloir dire: Qu'il me tue , pourvu qu'il règne, mais ce qui voulait dire en effet:

Acte I, Scène I

De quel nom cependant pouvons-nous appeler L'attentat que le jour vient de nous révéler?

Il sait, car leur amour ne peut être ignorée 1),

Que de Britannicus Junie est adorée:

Et ce même Néron, que la vertu conduit,

Fait enlever Junie au milieu de la nuit!

Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire 2) ?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire;

Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité Punit sur eux l'appui
que je leur ai prêté ?^

Vous leur appui, madame?

AGRIPPINE

Arrête^ chère Albine.

Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine;

Que du trône, ou le sang l'a dû faire monter,

Britannicus par moi s'est vu précipiter³).

Que je périsse, pourvu que je règne. Mais remarquez qu'ici le caractère perce à tout moment sans y penser et comme malgré lui, et ne songe jamais à s'annoncer: tout est ambition et politique, et jamais on ne parle ni de politique ni d'ambition. L. H.

1) Le célèbre grammairien Vaugelas (mort en 1650) dit d'amour au féminin: j'userais plutôt du féminin que du masculin, selon l'inclination de la langue française, qui se porte d'ordinaire au féminin plutôt qu'à l'autre genre. On trouve des renseignements suffisants sur cet usage dans nos commentaires sur différentes pièces de Racine.

2) Voici deux substantifs communs qui sont sans article, ce qui serait une faute en prose. En poésie cependant on peut se l'expliquer de deux manières d'abord ces deux substantifs n'ont pas besoin d'être déterminés, ensuite dans le paganisme tout

était déifié; et ici ce serait plutôt une beauté poétique car il y a, dans la suppression de l'article, une bien plus grande énergie.

3) Elle fait dans cette scène le personnage que Tacite peint dans ces deux mots : Agrippina muliebriter f réméré. Dans ses plaintes elle apprend aux spectateurs les principaux évènements

Britannicus,

Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,

Le frère de Junie abandonna la vie,

Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,

Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.

Néron jouit de tout; et moi, pour récompense,

Il faut qu'entre eux et lui je tiennne la balance¹),

Afin que quelque jour, par une même loi,

Britannicus la tiennne entre mon fils et moi.

ALBINE

Quel dessein!

AGRIPPINE

Je m'assure un port dans la tempête.

Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALB I NE

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus !

dont la connaissance est nécessaire pour l'intelligence de la pièce, et lorsqu'elle veut devenir l'appui d'un prince dont elle a causé la ruine, elle révèle la politique qui la fait agir. L. R.

!) Au fond, dit L. H., cette politique n'est pas bonne, et c'est même plutôt de l'intrigue que de la politique. Se servir ainsi tour-à-tour de l'un contre l'autre, c'est être trop faible contre tous les deux, et risquer beaucoup des deux côtés. Si la balance penche un moment vers Britannicus, elle a tout à craindre et tout à perdre, car ses services intéressés ne feront sûrement pas oublier le mal qu'elle lui a fait. C'est ce qu'elle-même paraît sentir en plus d'un endroit de la pièce. Mais dans la situation où elle est, elle n'a rien de mieux à faire et rien de mieux à dire, d'après son caractère donné. Elle veut dominer ; il faut qu'elle divise : elle a couronné un méchant et un ingrat : elle est réduite à le redouter ou à l'intimider sans cesse, et l'on pressent aisément quel doit être le résultat de cette conduite avec un homme tel que Néron. Comme, dans *Andromaque* , Racine a fait voir où conduisaient les faiblesses et les égarements de l'amour, il fera voir, dans *Britannicus* , où mènent les fureurs de l'orgueil et de l'ambition.

Acte I, Scène I

AGRIPPINE

Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus.

ALBINE

Une injuste frayeur vous alarme peut-être.

Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,

Du moins son changement ne rient pas jusqu'à nous *),

Et ce sont des secrets entre César et tous.

Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,

Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.

Sa prodigue amitié ne se réserve rien:

Votre nom est dans Rome aussi saint quelle sien* 2);

A peine parle-t-on de la triste Octavie.

Auguste, votre aïeul, honora moins Livie:

Néron devant sa mère a permis le premier Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier3).

Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance?

AGRIPPINE

Un peu moins de respect, et plus de confiance.

Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :

Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit 4).

a) Quoique cette expression ne soit pas bien exacte, un changement qui vient jusqu'à quelqu'un , on en saisit le sens sans peine: nous ne nous apercevons pas s'il est changé pour vous .

2) C'est ce que Burrhus lui va dire encore: Ainsi que par César , on jure par sa mère , expressions parfaitement conformes aux mœurs des Romains: le nom de l'empereur était saint , cela veut dire, auguste , vénérable. Ovide dit (Trist . I, 8): Tt lud amicitioe sanctum et venerabile nomen.

3) Ceux qui accusaient Agrippine devant Néron, lui faisaient un crime d'avoir souffert de pareils honneurs. Néron, au quatrième acte, lui fera ce reproche: Vous avez vu cent fois nos

soldats en courroux Porter en murmurant leurs aigles devant vous etc. Nous lisons, dans Tacite: Quod consortium imperii , jura turasque in femine verba prætorias cohortes , idemque dedecus senatus et populi speravisset.

4) En prose, il faudrait, et mon crédit tomber ; remarquez

B ritannicus,

Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore *),

Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore ;

Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'Etat* 2);

Que mon ordre au palais assemblait le sénat;

Et que derrière un voile, invisible et présente 3),

J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.

Des volontés de Rome alors mal assuré,

Néron de sa grandeur n'était point enivré.

Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire 4), •

Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,

Quand les ambassadeurs de tant de rois divers Tinrent le reconnaître au nom de l'univers.

Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place :

J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce 5) ;

qu' en vers cette inversion n'est pas seulement permise, mais qu'ici la force de la pensée augmente par la prompte opposition des mots croître et tomber.

1) Le temps n'est plus que , etc., ne saurait se construire suivant la grammaire générale: c'est un véritable gallicisme, c'est-à-dire, un tour de phrase particulier à la langue française, et qu'il est bon de conserver surtout en vers, la particule où, qui est régulière dans cette phrase, n'étant pas toujours favorable à l'oreille. L. H.

2) Yoilà l'objet principal de ses désirs: elle craint que son fils ne refuse de lui obéir: *exueret obsequium in matrem*.

3) C'est en tout conforme à l'histoire: *vélo discreta* , *quod visum arceret* , *auditum non adimeret*.

4) Il semble qu'elle va parler d'un jour fatal à l'Etat, mais elle va parler d'un jour où Néron pour l'honneur de l'État fit habilement ce qu'il devait faire : *specie pietatis obviarn itum de decori* , sous l'apparence de la piété prévenir un déshonneur .

5) Ce fut celui de Sénèque qui comprit fort à propos qu'il était également contraire aux bienséances des mœurs romaines et à la majesté de l'empire, qu'une femme parût sur le siège impérial devant les ambassadeurs. C'étaient ceux d'Arménie, et le poète, qui

ne se sert de l'histoire qu'à l'avantage de la poésie, a pris cette occasion d'enrichir l'une sans défigurer l'autre,

Acte I, Scène I

Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit, Laissa sur son visage éclater son dépit.

Mon cœur meme en conçut un malheureux augure. L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,

Se leva par avance, et, courant m'embrasser,

Il m'écarta du trône ou j'allais me placer.

Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine * 1). L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

AL B IN E

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue, Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue?

et a réuni dans une même audience les ambassadeurs de tant de rois , pour crayonnér en passant un des traits de la grandeur romaine. L. H.

1) Le poète suit l'historien pas à pas: infracta paüüatim potentia matris , dit celui-ci, le pouvoir de la mère a été graduellement enfreint. La Harpe y trouve une imitation d'un fort beau vers de

Corneille, qui, dans Nicomède, dit en parlant de Borne : Sa sagesse profonde S'achemine à grands pas vers Vempire du monde. L'expression, dit ce commentateur, est heureuse en ce que s'acheminer , qui signifie proprement prendre le chemin , suivre le chemin sans se hâter, et qui n'est pas du style noble, est relevé par cette opposition à grands pas , et que le tout ensemble forme une image à la fois naturelle et grande quand il s'agit de Vempire du monde. Il était permis à Racine, qui créait tant d'expressions, d'en emprunter quelquefois; mais il faut avouer que celles-ci, quoique bien placées, perdent beaucoup en rappelant l'original. S'achemine seul à la fin du vers ne nous paraît pas d'un aussi bon effet qu'au commencement et avec à grands pas. Dans Corneille le vers marche avec Rome : le but où l'on marche n'est qu'à la fin du vers: ce doit être l'effet de la phrase, et ici l'inversion le détruit. Le vers de Racine dit bien ce qu'il doit dire: celui de Corneille rend sensible une grande idée par la figure et par le nombre.

Brit annicus,

Allez avec César vous éclaircir du moins 1).

AGRIPPINE

César ne me voit plus, Albine, sans témoins:

En public, à mon heure, on me donne audience.

Sa réponse est dictée, et même son silence 2).

Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens, Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens³). Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite: De son désordre, Albine, il faut que je

profite. J'entends du bruit; on ouvre. Allons subitement4) Lui de-
mander raison de cet enlèvement:

Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme. Mais quoi!
déjà Burrhus sort de chez lui!

1) Le poète avait écrit d'abord: Daignez , avec César , etc.

2) Tous les commentateurs relèvent ces expressions opposées
dicter une réponse et dicter un silence. Le poète, dit L. H. , peint
ici avec des expressions que le génie seul sait rapprocher.

3) Pour se bien mettre au fait, il faut lire les paroles suivantes
de Tacite dont les passages figureront souvent dans ces re-
marques: Agrippine avait signalé sa puissance par la mort de
quelques personnes qui lui déplaisaient. Burrhus et Sénèque
voyant jusqu'où elle était capable de s'emporter , s'unirent contre
elle. Ils tâchaient de retenir Néron, en l'amusant par des plaisirs
permis, et en meme temps s'opposaient à la violence d'Agrippine
. „Ibaturque in caedes, nisi Afranius Burrhus et Annceus Seneca
obviam issent. Hi redores imperatoriae juventæ, et pari in socie-
tate potentiæ concordæ , diversa arte ex œquo pollebant. Bur-
rhus militaribus curis et severitate morum , Seneca pnceptis
eloquentiæ et comitate honesta, jurantes invicem, quo facilius lu-
bricam principis aetatem, si virtutem aspernaretur, voluptatibus
concessis re tinerent. Certamen utrique unum erat contra fero-
ciam Agrippinæ.u Ces deux gouverneurs avaient bien raison de
s'opposer au pouvoir d'Agrippine : ce qui est cause que , dans
cette pièce, elle paraît si irritée contre Byrrhus, et ne parle
qu'avec mépris de Sénèque. L. B.

4) Subitement, demande L. H., dit-il ici la même chose que

SCÈNE II

AGRIPPINE, BÜRRHUS, ALBINE.

BDRRH ü S.

Madame,

Au nom de l'empereur j'allais vous informer D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,

Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,

Dont Ce'sar a voulu que vous soyez instruite * 1).

A GRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

Ce'sar pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux. Déjà par une porte au public moins connue L'un et l'autre consul vous avaient provenue,

Madame. Mais souffrez que je retourne exprès

sur-le-champ? Subitement exprime toujours quelque chose d'imprévu, et la démarche d'Agrippine, à laquelle Néron s'attend à coup-sur, comme on va le voir, peut-elle être ou paraître subite et inopinée? C'est une petite imperfection, la seule de cette scène.

i) A voulu que vous soyez n'est point une dérogation à la loi générale, qui veut qu'après le que conjonctif précédé d'un prétérit, le verbe régi par que soit aussi à un temps ■prétérit. L'exception est régulière dans le cas où il s'agit d'une action présente et d'une affirmation non douteuse ; alors le présent est admis comme le

prétérît, et quelquefois même est préférable. Le sens est donc : César a voulu que vous soyez instruite au moment où je parle. On dirait de même, p. e., en arrivant chez quelqu'un, vers qui l'on serait envoyé: Le magistrat a voulu que je me présente chez vous ; les circonstances ont exigé que je vous fasse cette confidence. Observez seulement que cette distinction n'a pas lieu après le passé défini. On ne dirait en aucun cas: Il fallut que je fasse ; il voulut que je vienne.

AGK1PPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets¹); Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

B ü RR H US.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur ²).
AGRIP PINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur?

Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?

Ai-je donc élevé si haut votre fortune

Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?

Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi³)?

Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire⁴)?

Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,

1) La colère et l'orgueil la font parler ainsi; elle venait de dire à sa confidente : Surprenons , s'il se peut , les secrets de son âme. Elle est outrée de ce que Burrhus ne la laisse pas entrer; mais elle étouffe sa colère, parce qu'elle veut s'éclaircir avec lui sur autre chose.

2) Selon L. H . , cette expression ne serait pas juste, si la phrase était absolue; car on ne peut jamais avoir trop d'horreur pour le mensonge. La phrase est elliptique, et l'ellipse se rapporte à ce qui précède : Voulez-vous que nous parlions sans feinte ? — Je hais trop le mensonge pour rien feindre.

3) Laisser sur sa foi, veut dire ici abandonner à lui-même. En prose, il serait impossible de se servir de cette expression dont le sens littéral est contraire à celui qu'elle a dans cette phrase.

4) Cette construction est remarquable. La grammaire demanderait: Disputez-vous à qui m'effacera. La gloire est de trop pour la règle, ou bien il faudrait la gloire de m'effacer. Mais comme la phrase est suspendue par l'intervalle d'un vers à l'autre, le poète a trouvé moyen de mettre une idée de plus à la faveur d'une espèce d'ellipse qu'il laisse remplir à l'imagination. Dis -

Acte I, Scène II

Pour être, sous son nom, les maîtres de l'Etat? Certes¹), plus je médite, et moins je me figure Que vous m'osiez compter pour votre créature ²),

Tous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition Dans les honneurs obscurs de quelque légion³);

Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,

Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres 4) !

Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?

Néron n'est plus enfant: n'est-il pas temps qu'il règne?

putez-vous la gloire , en disputant à qui ... et la clarté et la plénitude du sens font oublier l'irrégularité. L. H.

1) Certes , certainement et avec certitude , suivent la même graduation que en vérité , vraiment et avec vérité ; mais ils ajoutent à l'idée de vérité celle de preuve : ici, l'on annonce avec confiance une chose vraie ou comme vraie; là, on annonce avec assurance une vérité certaine ou comme certaine. En vérité s'emploie comme certes , et se place de même dans le discours, en tête surtout, comme interjection; vraiment et certainement , ad- verbes, modifient le verbe ou l'action; avec vérité répond à avec certitude , et marque également une circonstance de la chose.

2) Ce mot de créature dont Agrippine se sert ironiquement, a été employé en ce sens peut-être pour la première fois avec tant de noblesse.

3) Tous les commentateurs français relèvent ces expressions remarquables par leur nouveauté, leur harmonie, de même que par leur force toute particulière, qui se cache, pour ainsi dire, sous cette élégance frappante, qu'on admire communément de manière qu'on ne croit pas le style de Eacine aussi fort qu'il l'est réellement.

4) Agrippine, fille de Germanicus associé à l'empire, sœur de Caligula, femme de Claude et mère de Néron, est jusqu'à présent, le seul exemple d'une femme qui ait été fille , sœur , épouse et mère d'un empereur (Tacite, Annal . XII). On trouve ce vers de Racine imité, dans la comédie du Procureur arbitre, d'une manière assez plaisante : Moi , fille , femme, mère et sœur de procureur. L. d. B.

UBRARY

mwm'*

Bri tanni eu s,

Jusqu'à quand voulez -vous que l'empereur vous craigne? Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?

Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux¹)?

Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;

Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.

Parmi tant de héros je n'ose me placer;

Mais il est des vertus que je lui puis tracer:

Je puis l'instruire au moins combien sa confiance 2) Entre un sujet et lui doit laisser de distance³).

Je ne m'étais chargé dans cette occasion Que d'excuser César d'une seule action;

Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,

Vous me rendez garant du reste de sa vie,

Je répondrai, madame, avec la liberté D'un soldat qui sait mal farder la vérité 4).

Vous m'avez de César confié la jeunesse,

Je l'avoue; et je dois m'en souvenir sans cesse.

Mais vous avais-je fait serment de le trahir,

D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?

Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde:

1) Tacite fait dire à Agrippine que Néron pouvait renoncer à ses maîtres, qu'il trouverait dans la conduite de ses ancêtres des leçons bien plus propres à le former que les préceptes de Sénèque et de Burrhus : *Exueret magistrum , satis amplis do ctoribus instructum , majoribus suis.*

2) Selon L. R ., on écrirait mal, si l'on écrivait, en prose: je vous instruirai combien. Je puis Vinstruire présente ici le même sens que je puis lui apprendre. Le poète dit, dans Athalie : Bientôt de Jézabel la jille meurtrière Instruite que Joas voit encor la lumière , etc. Il pouvait dire apprenant que Joas. Il a donc préféré instruite que.

3) Combien de distance le prince doit laisser entre lui et son sujet.

4) Agrippine lui a reproché les honneurs obscurs de quelque légion , et lui il ne s'appelle qu'un soldat. L. R.

Acte I, Scène II

Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.

J'en dois compte, madame, à l'empire romain,

Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.

Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire¹⁾,

N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?

Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs,

Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs²⁾?

La cour de Claudius, en esclaves fertile,

Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille ³⁾,

Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir:

Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.

De quoi vous plaignez-vous, madame? On vous révèle:

Ainsi que par César, on jure par sa mère ⁴⁾./*

i) L. H. relève ces expressions, instruire dans V ignorance, et plus bas, vieillir dans une longue enfance , comme de vrais modèles de ces alliances de mots, par lesquelles on semble se contredire (oxymoron). Instruire dans V ignorance est ici parfaitement juste. C'est qu'en effet, lorsqu'on n'élève un prince que pour régner sous son nom, on lui apprend surtout à ignorer tout ce qu'il doit savoir, à négliger tout ce qu'il doit faire. On lui donne véritablement des leçons d'ignorance ; mais pour s'exprimer ain-

si, il faut saisir les idées dans tous leurs rapports et dans toute leur étendue : c'est le mérite des écrivains originaux • c'est la force de leurs conceptions qui a fait leur style. Il en est de même de l'honneur d'avilir . C'est au lecteur intelligent à suppléer ce que ces phrases sous-entendent, et à saisir la vérité de ce qui est sous-entendu.

a) Parce qu'Agrippine fit rappeler Sénèque de l'exil, où il avait été envoyé sous Claudius. L . R.

3) L. R. observe ici que c'est suivant la décision du grammairien Yaugelas que mille n'a point de pluriel: il fallait dire plutôt que V adjectif numéral est sans s au pluriel: dix mille hommes , pour le distinguer du substantif mille, certain espace de chemin, qui prend s au pluriel. Ici, mille est pour un trèsgrand nombre .

4) Voilà la marque de sainteté du nom impérial. On jurait par la tête , par le salut de César , et jurer ainsi par tout autre

Brit annicus,

L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour;

Mais le doit-il, madame? et sa reconnaissance Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?

Toujours humble, toujours le timide Néron N'ose-t-il être Auguste et César que de nom¹)?

Tous le dirai-je, enfin? Rome le justifie.

Rome, à trois affranchis si longtemps asservie ²),

A peine respirant du joug qu'elle a porté,

Du règne de Néron compte sa liberté³).

Que dis-je? la vertu semble même renaître.

Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître⁴):

Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ;

eût été un crime de lèse-majesté: Jurandasque tuum per not-
nen ponimus aras. C'était donc une grande preuve de la défé-
rence de Néron, que d'avoir permis qu'on rendît cet honneur k sa
mère comme à lui.

i) On donnait aux empereurs, sitôt qu'ils étaient élus, les titres
d'Auguste et de César. L. R.

a) Ces affranchis étaient Pallas, Callistus et Narcisse, qui
eurent sous Claude le plus grand crédit. L. d. B.

3) Proprement on ne peut appliquer ce mot compter qu'à ce
qui offre une idée de nombre; aussi cette idée est-elle ici ellipti-
quement renfermée. On sent que Burrhus veut dire que Rome
compte les jours de sa liberté , du règne de Néron . La poésie
seule permet ces sortes d'ellipses. La prose, qui n'est pas obligée
d'aller si vite, et qui a son genre de précision, risquerait de se dé-
naturer et de tomber bientôt dans l'obscurité si elle se permet-
trait de dire, p. e., je compte mon bonheur du jour de mon ma-
riage. L. H.

4) Selon L. H., ce vers devrait être changé ou supprimé, parce
que la dépouille de ne peut jamais signifier que la dépouille prise
à quelqu'un, prise sur quelque chose, la dépouille des ennemis,
d'un pays, d'un temple, etc.; mais comme le poète voulait dire:
tout V empire n'est plus une dépouille enlevée par une maître^

l'expression juste et claire aurait été la proie d'un maître. Racine a donc donné à cette phrase un sens tout contraire.

Acte I, Scène II

César nomme les chefs sur la foi des soldats;

Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,

Sont encore innocents, malgré leur renommée;

Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs 1),

Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

Qu'importe que César continue à nous croire,

Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;

Pourvu que dans le cours d'un règne florissant Rome soit toujours libre, et César tout-puissant?

Mais, madame, Néron suffit pour se conduire 2).

J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.

Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;

Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler 3).

Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,

Ramènent tous les ans ses premières années!

AGRIPPINE

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez -nous pourquoi, devenu ravisseur,

!) Ces deux vers rendent ce que Pline a dit dans son Panégyrique de Trajan: *Insulas quas modo senatorum , jam délatorum turba compleverat.*

2) L. H. trouve cette expression élégante, parce qu'elle n'appartient qu'à la poésie. En prose, on dirait: Néron en sait assez pour se conduire ; Néron est en état de se conduire par lui-même. En prose, suffit , en parlant des personnes, ne s'emploie guère dans un sens réfléchi. On dirait bien: Un médecin suffit pour guérir un malade , mais non pas un médecin suffit pour se guérir. Ce sont ces nuances qui distinguent la poésie de la prose.

3) Nous devons faire remarquer l'emploi de ce verbe réfléchi se ressembler qui peut paraître étrange au premier coup d'œil, puisque le modèle et la copie font supposer deux personnes. Cependant quel heureux emploi en a fait Racine dans ce vers bien plus concis, bien plus énergique que s'il avait dit Néron n'a qu'à continuer de régner comme il l'a fait jusqu'ici.

Br it annicu «,

Néron de Silanus fait enlever la sœur!)?

Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie?

De quoi l'accuse-t-il? Et par quel attentat Devient-elle en un jour criminelle d'Etat;

Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,

N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée;

Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits L'heureuse liberté de ne le voir jamais ?

B URRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée;

Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,

Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :

Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.

Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle Peuvent de son époux faire un prince rebelle:

Que le sang de César ne se doit allier²⁾

Qu'à ceux à qui César le veut bien confier,

Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste³⁾.

AGRIPPINE

Je vous entends: Néron m'apprend par votre voix Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.

1) C'était Junia Calvina, qui ne fut point enlevée par Néron, comme Racine l'a supposé, mais rappelée de l'exil où elle avait

été envoyée sous le règne de Claude. Voy. Tac. Ann . XII.

2) Pour justifier Néron de l'enlèvement de Junie, il se sert adroitement de la même raison dont on se servit pour engager Claude à épouser Agrippine, ne claritatem Caesarum aliam in domum ferret. L . R.

3) Nièce est ici poétiquement pour arrière-petite-fille ; car Junie ne pouvait appartenir de plus près à Auguste qu'à Agrippine, mère de Néron, qui n'était que la fille d'une petite-fille d'Auguste. Tacite dit expressément que Silanus , frère de Junie, était arrière-petit-fils d'Auguste (divi Augusti abnepos , Ann. XI.) L. d. B.

Acte I, Scène II

En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,

J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère:

A ma confusion, Néron veut faire roir Qu' Agrippine promet
par delà son pouvoir.

Rome de ma faveur est trop préoccupée:

Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée ;

Et que tout l'univers apprenne avec terreur A ne confondre
plus mon fils et l'empereur.

Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire Qu'il doit avant ce
coup affermir son empire ;

Et qu'en me réduisant à la nécessité D'éprouver contre lui ma faible autorité,

Il expose la sienne; et que dans la balance

Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

B ÜRRHÜS.

Quoi, madame! toujours soupçonner son respect!

Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect? L'empereur vous croit-il du parti de Junie?

Avec Britannicus vous croit-il réunie?

Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui

Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui¹⁾?

Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire Serez-vous toujours prête à partager l'empire?

Tous craindrez-vous sans cesse; et vos embrassements²⁾ Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements?

Ah! quittez d'un censeur la triste diligence³⁾,

1) En prose, on dirait de vous plaindre.

2) Comme on peut très-bien se craindre soi-même, c'est la force du sens qui autorise à sous-entendre ces mots qu'il faudrait énoncer en prose: Fous craindrez-vous sans cesse Vun Vautre ? Mais des embrassements qui ne se passent qu'en éclaircissements sont de la manière de Tacite et de Racine. Éclaircissement est par lui-même peu fait pour les vers : c'est la place où. il est qui en fait le mérite. L. H.

3) Diligence en français signifie promptitude , activité; en latin il signifie proprement exactitude d'attention et de soin . Cicé-

Britannicu s,

D'une mère facile affectez l'indulgence;

Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater, Et n'avertissez point la cour de vous quitter *).

AGRIPPIN K.

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine,

Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine 2), Lorsque de sa présence il semble me bannir, Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire, Et que ma liberté commence à vous déplaire.

La douleur est injuste: et toutes les raisons Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons. Voici Britannicus. Je lui cède ma place.

Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,

Et peut-être, madame, en accuser les soins De ceux que l'empereur a consultés le moins 3).

ron dit (Verr . I, 6): Industriam meam celeritas reditutionis , dīli gentiam multitudo literarum et testium declaravit. C'est donc à la faveur de l'étymologie que la diligence d'un censeur est prise ici pour V attention à reprendre, ce qui fait paraître cette expression plus latine que française, mais toute poétique et digne du style de Racine.

1) Ce mot d 'avertir est ici bien ingénieusement détourné de son acception ordinaire. Burrhus ne parle pas ici en courtisan, mais en homme qui connaît bien la cour, et qui n'ose pas dire à Agrippine, ne forcez point la cour.

a) Au lieu de ma ruine on lit dans quelques éditions sa ruine ; mais comme Néron lui-même annonce sa ruine formerait un contre-sens, parce que sa devrait se rapporter au dernier sujet, ici à Néron, le poète a très-bien fait de substituer ma ruine.

3) Far ces deux derniers vers, il fait assez entendre que ses avis ne sont pas suivis, et que si dans toute la scène il a justifié son élève, dans son cœur il ne le justifie pas; et voilà Burrhus Laudans ac moerens. L. R.

ActeI, ScèneIII. 39

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE

A GRIPPIN K.

Ali! prince, oii courez-vous? Quelle ardeur inquiète1)

Parmi vos ennemis en aveugle vous jette?

Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah dieux!

Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux 2).

De mille affreux soldats Junie environnée S'est; vue en ce palais indignement traînée.

Hélas! de quelle horreur ses timides esprits A ce nouveau spectacle auront été surpris?

Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère Y a séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère:

Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,

Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs 3).

AGRIPPINE

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures⁴);

1) L'arrivée de Britannicus est bien naturelle. Il a appris l'enlèvement de Junie, il accourt au palais. L. R.

2) Il faut remarquer le sens qu'acquiert ce que par l'adjonction de tout . Junie est tout pour Britannicus, en la perdant, il a assez perdu pour pouvoir dire tout ce que .

3) On ne peut porter qu'un objet matériel, un fardeau , un paquet , et également la parole , un témoignage. Mais dans le sens de souffrir , endurer il faut employer supporter.

4) Injure est ici dans le sens de tort fait ou' reçu , à? outrage en action , et alors mon injure , ton injure , son injure , etc., ne s'entendent jamais que passivement, pour l'injure que Von m'a faite , qu'on t'a faite , etc. , c'est V injuria des Latins, qui n'a pas d'autre acception chez eux, que celle d'injustice , de violation de droits. En français il signifie aussi paroles offensantes , et alors il se prend toujours activement avec le pronom , comme dans

Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.

Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux Dégage
ma parole et m'acquitte envers vous.

Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,

Suivez-moi chez Palias, ou je vais vous attendre¹).

BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narcisse ? et dois-je sur sa foi La prendre pour
arbitre entre son fils et moi ?

Iphigénie: Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ! Ici in-
jures veut dire les injures que tu m'a dites.

1) Comme ces mots chez Palias équivalent à la maison de Pa-
lias, l'adverbe de lieu où, selon L. H., ne serait point ici repré-
hensible, même en prose. Palias avait été un des amants d'Agrip-
pine: cette femme pour qui les passions et les charmes de son
sexe n'étaient qu'un moyen de domination, s'était abandonnée à
cet affranchi, l'un de ceux qui gouvernaient Claude. Si Racine ne
l'a pas fait paraître dans sa pièce, ce n'est pas, comme dit L. d. B.,
que ce personnage eût rendu Agrippine méprisable ; c'est que
n'ayant plus de crédit, il ne pouvait être qu'un intrigant subal-
terne, et un simple agent de la politique d'Agrippine. C'était dans
cette pièce assez d'un affranchi, qui, écouté et employé par Né-
ron, travaille pour lui-même, et peut retrouver près de Néron le

pouvoir qu'il avait près de Claude. Les convenances sont observées.

2) L. d. B. rappelle ici le reproche que quelques critiques ont fait à Racine, d'avoir choisi pour confident de Britannicus, ce même Narcisse qui fut, selon Tacite, un des principaux auteurs de la mort de Messaline, mère de ce jeune prince. Mais, suivant L. H., des raisons solides justifient entièrement Racine. D'abord le poète est le maître, surtout dans les faits de l'avant-scène, de ne pas se conformer exactement à l'histoire quand il s'agit d'un personnage subalterne, peu connu de la plupart des

Acte I, Scène IV

Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine Que mon père
e'pousa jadis pour ma ruine;

Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours, Trop lents pour
ses desseins, précipité le cours?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme tous outragée;

A tous donner Junie elle s'est engagée :

Unissez vos chagrins, liez vos intérêts:

Ce palais retentit en vain de vos regrets:

Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante¹)

spectateurs. De plus, ^Britannicus était enfant quand on fit périr Messaline, et lorsqu'il fut en âge de raison, il put savoir que la mort de ce monstre de perversité et d'impudicité fut une juste punition applaudie de tout l'empire, et que Messaline, ayant eu l'incroyable audace de se marier publiquement du vivant de Claude, allait jusqu'à menacer la vie de l'imbécile époux qu'elle déshonorait. Si Narcisse eut part à sa punition, c'était peut-être la seule bonne action qu'il eût faite, et la mémoire de Claude avait autant de -droits sur Britannicus, que celle de Messaline. Il pouvait même ignorer les ressorts secrets de ces révolutions rapides qui se passaient dans l'intérieur du palais. Agrippine avait écarté tout ce qui avait du crédit sous Claude : il était tout simple que Britannicus ne repoussât pas les soins d'un affranchi que son père lui avait recommandé, le seul qui eût paru lui rester fidèle , dont il reconnaît lui-même avoir reçu des services, et qu'enfin il doit croire dans la disgrâce, et par conséquent disposé à entrer dans les intérêts de son jeune maître dépossédé. Si Narcisse a eu l'adresse de s'insinuer secrètement dans la confiance de Néron, et si Néron se fait un plaisir de corrompre un des domestiques de Britannicus , tous deux en cela soutiennent leur caractère, tous deux sont dans leur rôle, l'un de tyran, l'autre d'esclave; et tous les motifs que L. H. vient d'expliquer, sont énoncés dans la pièce même, suivant l'usage de Racine, qui conduit et dialogue ses pièces de façon U répondre d'avance à toutes les objections.

i) Au lieu de Tandis qu'on , on lisaît d'abord Tant^que Von ,
Semer ici la plainte, et non pas F épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours,
Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

Ah! Narcisse, tu sais si de la servitude Je prétends faire encore une longue habitude¹);

Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,

Je renonce à l'empire où j'étais destiné ²).

Mais je suis seul encor: les amis de mon père Sont autant d'inconnus que glace ma misère ³),

Et ma jeunesse même écarte loin de moi

Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.

Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience M'a donné de mon sort la triste connaissance,

Que vois-je autour de moi, que des amis vendus ⁴)

Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,

Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,

Trafiquent avec lui des secrets de mon âme⁵)?

ce qui, selon L. H., valait mieux que tandis que : celui-ci veut dire pendant le temps que, l'autre aussi longtemps que, et ce dernier est la pensée de l'auteur. Peut-être l'a-t-il cru moins poétique. L'usage l'a rendu depuis aussi commun en poésie qu'en prose.

*) Faire une habitude ne pourrait pas en prose être le synonyme de prendre en patience, supporter.

2) L. d. B. note ici la variante: Je renonce aux grandeurs ou fêtais destiné.

3) Variante: qu'écarte ma misère ; et dans le vers suivant; éloigne loin de moi. Le poète a évidemment embelli ces vers.

4) Dès que Néron fut adopté, on eut soin d'écarter de Britannicus tout serviteur qui eût pu lui être fidèle: Desolatus etiam paullatim servilibus ministeriis . . . etiam libertorum si quis in-corrupta fide, depellitur. Britannicus, dans cette situation, ne devait donc se fier à personne. Ce vers renferme une ellipse qui est beaucoup trop forte pour pouvoir être permise en prose. Il faudrait dire: Je ne vois autour de moi, que des amis vendus.

5) Les commentateurs français font remarquer la beauté de

Acte I, Scène IV

Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours:

Il prévoit mes desseins, il entend mes discours ;

Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.

Que t'en semble, Narcisse?

N ARCISSE.

Ah! quelle âme assez basse....

C'est à vous de choisir des confidents discrets A),

Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

Narcisse, tu dis vrais; mais cette défiance

Est toujours d'un grand cœur la dernière science * 1 2) ;

On le trompe longtemps. Mais enfin je te'croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle:
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage Aura de nos amis
excité le courage;

Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.

Surtout dans ce palais remarque avec adresse Avec quel soin
Néron fait garder la princesse :

Sache si du péril ses beaux yeux sont remis³),
cette expression; c'est d'ailleurs le portrait de Narcisse, que
Britannicus fait sans songer à le soupçonner.

1) L. R. observe ici qu'on ne peut pas se servir également des
prépositions de et à. Nous lirons dans le quatrième acte: C'est à
vous à choisir, vous êtes encore maître; à est certainement
préférable.

2 • Cette maxime, qui est ici un sentiment, parce qu'elle est 1
expression simple et naïve du cœur de Britannicus, répand de 1
intérêt sur le caractère qu'il a dans la pièce, et qui est celui de son
âge: on sait d'ailleurs qu'elle est du nombre de celles qui sont de-
venues les proverbes des honnêtes gens. L. H .

3) Les yeux et les beaux yeux reviennent beaucoup trop sou-

Brit annicus,

Et si son entretien m'est encore permis.

Cependant de Néron je vais trouver la mère Chez Pallas,
comme toi l'affranchi de mon père:

Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et, s'il se peut, M'engager sous
son nom plus loin qu'elle ne veut* 1).

SCÈNE I

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, gardes,

NERON

N'en doutez point, Burrhus, malgré ses injustices 2),

C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.

vent dans Andromaque : ce sont de ces expressions parasites
d'un jeune poète, que ne permet pas le style soutenu et soigné.
Les beaux yeux particulièrement ne doivent guère entrer dans
une tragédie: c'est un mot que la galanterie a rendu trop familier.

1) L. d. B. trouve cette politique trop line pour le caractère de
Britannicus, qui est la candeur et la franchise. Mais cette candeur
ne doit point aller jusqu'à l'absence totale des vues les plus com-
munes. Britannicus a déjà, fait voir qu'il en sait assez pour ne pas
croire qu' Agrippine le serve par intérêt pour lui. Il lui est bien
permis de travailler pour lui-même. Il ne convenait pas qu'il pa-

rût dénué de tous moyens personnels, et l'on verra au troisième acte qu'il les a employés de manière à pouvoir alarmer Agrippine elle-même. C'est ce que le poète a su préparer, comme il le devait, par ces vers qui terminent le premier acte assez heureusement, puisqu'ils ajoutent à l'attente du spectateur. L. IL

2) Malgré tous les injustes reproches dont Agrippine a accablé Burrhus, il vient donc de parler en sa faveur à Néron,

Acte II, Scène L

Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir Le ministre insolent qui les ose nourrir¹).

Pallas de ses conseils empoisonne ma mère;

Il séduit, chaque jour, Britannicus mon frère;

Ils l'écoutent lui seul: et qui suivrait leurs pas,

Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.

C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.

Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte:

Je le veux, je l'ordonne; et que la fin du jour Ne le retrouve plus dans Rome ou dans ma[^]cour²).

Allez: cet ordre importe au salut de l'empire.

(Aux Gardes.)

\ous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire³).

et Néron l'assure qu'il saura respecter sa mère, promesse qu'il va oublier aussi vite qu'il l'a donnée.

1) Le ministre insolent n'en était pas moins un de ceux qui avaient le plus contribué à porter Néron à l'empire. Il est vrai que ses services lui avaient inspiré un orgueil intraitable, fort au-delà de ce qu'en pouvait avoir un affranchi et de ce que Néron pouvait en supporter. Pallas , *tristi arrogantia , modum liberti egressus , tædium sui moverat*. Mais eût-il eu plus de retenue, Néron ne s'en fût pas moins dégoûté, comme de tous ceux qui l'avaient servi. C'était assez pour être coupable aux yeux d'un mauvais prince, élevé dans de mauvaises voies: la tyrannie ne pardonne pas plus à ses instruments qu'à ses ennemis, et c'est pour ceux-ci une consolation et une vengeance qui ne leur a jamais manqué. L. H.

2) Il n'est pas vrai, quoi qu'en dise L. d. B ., que l'idée de cour soit absolument renfermée dans celle de Rome , ni par conséquent qu'il y ait pléonasme. La cour est partout où est le prince, et il peut à tout moment quitter Rome.

3) C'est avec Narcisse , plutôt qu'avec Burrhus, qu'il veut rester seul pour lui faire ses confidences. Le soldat sort avec les gardes, et cède la place à 1 Intrigant.

Brit annicus,

NÉRON, NARCISSE

NARCISSE

Grâces aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains Vous assure
aujourd'hui du reste des Romains.

Yos ennemis, déchus de leur vaine espérance,

Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.

Mais que vois-je? Vous-même, inquiet, étonné,

Plus que Britannicus paraissez consterné.

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure *),

Et ces sombres regards errants à l'aventure?

Tout vous rit: la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux 1 2).

1) L. H. appelle cette expression hardiment métonymique. La tristesse est ici appelée obscure , parce qu'elle obscurcit le front, et cette dernière expression est elle-même une métaphore, en sorte que la figure est double, et pourtant elle est claire.

2) Néron ne fait point ici de déclaration à Narcisse, comme le dit L. d. B., il lui fait une confidence très-vive et très-animée. L'enlèvement de Junie, qui a excité au premier acte la curiosité du spectateur, doit être expliqué au second ; et tout lecteur sensé comprendra que cette explication ne pouvait avoir lieu que devant Narcisse, à qui Néron s'ouvre tout entier; que c'est devant Narcisse que Néron peut nous apprendre comment il est devenu amoureux de Junie, et de quelle espèce est son amour. Tout cela était nécessaire pour préparer l'entretien avec Junie. Concernant

le mot amoureux , il est vrai qu'il est plus fait pour la comédie que pour la tragédie: il ne doit paraître dans celle-ci, que relevé par ce qui l'entoure, et il l'est ici suffisamment par le seul nom de Néron. Un homme qui serait capable d'un véritable amour, ne dirait sûrement pas du premier mot: Je suis amoureux. Néron peut parler ainsi, d'autant plus qu'on sait qu'il a un rival; et ce premier mot, dans sa bouche, est l'avant-coureur du crime, et la première préparation à la catastrophe.

Acte II, Scène II

NARCISSE

Vous!

Depuis un moment, mais pour toute ma vie¹) J'aime, que dis-je, aimer ? j'idolâtre Junie.

N ARCIS SE

Vous l'aimez!

NERON

Excité d'un désir curieux.

Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,

Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes²),

>) Voilà un trait caractéristique d'un homme emporté tel que Néron. Il s' imagine que cette passion, qui ne fait que commencer, ne finira qu'avec sa vie.

2) Le poète a eu soin, comme on va le voir, de ne donner aux amours de Néron que des motifs qui conviennent à son caractère et à la conduite qu'il tiendra dans la pièce, et de rassembler sur les amours de Britannicus et de Junie tout ce qu'il y a de plus noble, de plus honnête et de plus intéressant. C'est de ce point de vue que nous admirons ici avec L. H. ce langage de la vraie passion quand il ne s'agit nullement de vraie passion; et que nous reprochons la manière de voir de L. d. B. qui n'y trouve que des expressions exagérées. Tous les connaisseurs, dit L. H., ont vu dans les huit vers suivants un tableau original et parfait. Le mérite de la diction est dans la difficulté vaincue, puisqu'il s'agissait d'ennobler la petitesse des détails par le choix des mots; il est aussi dans le choix de ces détails même, parce qu'il fallait caractériser un amour qui n'est autre chose que du désir; et dans cette peinture le désordre même de la situation de Junie, enlevée au milieu de la nuit, est un charme de plus ajouté à celui de sa beauté; enfin, l'effet des couleurs poétiques naît surtout du contraste de la frayeur, de la douceur et des larmes de Junie, avec l'appareil de son enlèvement et la figure de ses ravisseurs: c'est ce qui a fourni au poète des vers qui sont au nombre des plus beaux de la

Br itannicu^

Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes; Belle sans ornement, dans le simple appareil D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,

Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,

Et le farouche aspect de ses liers ravisseurs, Relevaient de ses yeux les timides douceurs.

Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,

J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue: Immobile, saisi d'un long étonnement,

Je l'ai laissé *) passer dans son appartement.

J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,

De son image en vain j'ai voulu me distraire.

Trop présente à mes yeux je croyais lui parler ; J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler. Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce : J'employais les soupirs, et même la menace* 2).

Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,

Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour3). Mais je m'en fais peut-être une trop belle image :

Elle m'est apparue avec trop d'avantage:

Narcisse, qu'en dis-tu ?

langue française, surtout ces derniers: Et le farouche aspect de ses fers ravisseurs Relevaient de ses yeux les timides douceurs , dont le coloris ne se trouve que dans la palette d'un maître.

■) Je Vai laissé passer est un de ces exemples de participes passés avec avoir suivi d'un infinitif, variables ou invariables suivant le sens qui y est attaché. Ici si Néron a laissé Junie passer dans son appartement, il faut l'accord; mais s'il a laissé passer Junie, il ne faut pas l'accord parce que dans le premier cas la (pour Junie) est l'objet de laissé tandis que, dans le second, il est celui de passer .

2) Dans la scène suivante il agira de la même manière: il emploiera tantôt les soupirs , et tantôt la menace.

3) Locution poétique pour fai attendu le jour sans fermer les yeux.

Acte II, Scène II

NARCISSE

Quoi, seigneur ! croira-t-on Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron?

NÉRON

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère M'imputât le malheur qui lui ravit son frère;

Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté¹), Enviât à nos vœux sa naissante beauté;

Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,

Elle se dérobait même à sa renommée:

Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour ²),

Dont la persévérance irrite mon amour.

Quoi, Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine, Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,

Sur le cœur de César ne les vienne essayer;

Seule, dans son palais, la modeste Junie Regarde leurs honneurs comme une ignominie;

Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer^{3 4}) Dis-moi: Britannicus l'aime-t-il?

Seigneur?

NARCISSE

Quoi! s'il l'aime,

1) Le sens de ces deux vers, dit L. i?., se présente si naturellement qu'on n'examine pas l'union de ces mots un cœur jaloux de la fierté qui envie sa beauté.

2) Hommage à la vertu qui étonne et charme un Néron même.

3) Voilà des sentiments dignes de Néron. Junie seule fuit une cour corrompue, où toutes les femmes se disputent les regards et les faveurs d'un jeune César conduit par deux jeunes voluptueux qui président à ses plaisirs; elle ne s'informe pas si César est aimable, et il la fait enlever pour lui apprendre qu'il sait aimer. Le poète n'annonce point qu'il va peindre un tyran et sa cour; mais comme il peint l'un et l'autre! L. H.

Britannicus,

Si jeune encor, se connaît-il lui-même ?

D'un regard enchanteur connaît-il le poison?

NARCISSE

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison¹).

N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes, Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes²);

A ses moindres désirs il sait s'accommoder;

Et peut-être déjà sait-il persuader.

N ÉRO N.

Que dis-tu? Sur son cœur il aurait quelque empire?

narcisse.

Je ne sais. Mais, seigneur, ce que je puis tous dire³),

Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,

Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux; D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude⁴

Las de votre grandeur⁴) et de sa servitude,

1) L'amour n'attend pas toujours la raison était la construction nécessaire, car c'est, selon L. H. , la seule bonne. Il y a ici tout ensemble inversion forcée et consonnance désagréable, le tout pour dire que l'amour n'attend pas toujours l'âge de raison. Cette pensée ne valait pas que, pour la renfermer dans un vers, on sacrifiât à la mesure le nombre et la justesse. Dans Racine, on ne rencontre que très-rarement des faiblesses de cette sorte.

2) Cette expression est ici singulière et, selon L. R., trèsélégante: des yeux instruits par des charmes sont faits à l'usage des larmes , c'est-à-dire, quoiqu'il soit encore très-jeune , les charmes de Junie lui ont appris à verser des larmes d'amour.

3) On doit permettre à la poésie une ellipse aussi naturelle que celle-ci: Ce que je puis vous dire , c'est que je l'ai vu, etc.; ou bien, à ce que je puis vous dire , je l'ai vu, etc. En prose il ne faudrait rien supprimer. L. H.

4) Voilà l'intrigant habile qui choisit des mots faits pour irriter Néron contre son frère.

Acte II, S c ène II

Entre l'impatience et la crainte flottant,

Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,

Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère:

Néron impunément ne sera pas jaloux¹).

NARCISSE

Vous? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous?

Junie a pu le plaindre et partager ses peines :

Elle n'a vu couler de larmes que les siennes;

Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,

Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,

Verront autour de vous les rois sans diadème ²),

Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard Que vous aurez
sur eux fait tomber au hasard³);
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire ;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé⁴).

1) Voilà le caractère de Néron parfaitement dépeint dans un seul vers. A la seule pensée d'avoir un rival, Néron se montre déjà capable de tout, et ce rival est son frère qu'il sait être promis à Junie.

2) Quelle richesse d'expression les rois sans diadème , pour dire des rois sans force, sans puissance devant la force, la puissance de Néron, et que cette pensée est bien complétée par inconnus dans la foule !

3) Quelle magnifique peinture de la grandeur impériale, s'écrie L. H. , et quel contraste avec l'abondon et dévouement qui font le partage de Britannicus ! Le poète augmente ainsi, aux yeux du spectateur, le mérite que peut avoir Junie à préférer Britannicus seul à tout ce qui environne Néron.

4) C'est le mot d'un flatteur, dit L. H., qui sait fort bien que l'amour ne se commande pas, mais qui sait aussi que plus Néron se croira sûr d'être aimé, plus il s'indignera de ne pas

NÉRON

A combien de chagrins il faut que je m'apprête ! Que d'importunités !

Quoi donc! qui vous arrête,

Seigneur?

NERON

Tout: Octavie, Agrippine, Burrhus,

Sénèque, Rome entière, et (trois ans de vertus 1).

Non que pour Octavie un reste de tendresse 2) M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :

Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins, Rarement de ses pleurs daignent être témoins.

Trop heureux, si bientôt la faveur d'un divorce Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force!

Le ciel même en secret semble la condamner:

Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner; Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche, D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche; L'empire vainement demande un héritier3).

l'être. Un lionnetc hommex ajoute L. R . pour mettre davantage à jour le vil caractère de Narcisse, dirait à son prince : Votre grandeur pourra la séduire , elle s'attachera à votre fortune , et jamais à votre personne.

J) Il suffit de ce vers pour faire sentir que ces trois ans de vertu? n'étaient que trois ans de contrainte et d'hypocrisie, dont le

terme sera le premier instant où les passions de Néron trouveront un obstacle. Ce moment est celui de la pièce, celui où la perversité naturelle, qui n'était contenue que par les bienséances et l'amour des louanges, est prête à rompre le joug et à jeter le masque. Quelle force de pinceau ne fallait-il pas pour peindre Néron, et quelle délicatesse de nuances pour le peindre naissant! Prendre pour sujet d'une pièce ce passage si difficile à marquer, était par soi-même un trait de génie. L. H.

2) Il la baissait, *Jato quodum*, dit Tacite, *an quia praevalent illicita*.

3) Il serait trop long, dit L. de remarquer les beautés

Acte II, Scène II

NARCISSE

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier?

L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie. Auguste, votre aïeul, soupirait pour Livie¹);

Par un double divorce ils s'unirent tous deux;

Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.

Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,

Osa bien à ses yeux répudier sa fille²).

Tous seul jusques ici, contraire à vos désirs,

N'osez par un divorce assurer vos plaisirs 3).

NÉRON

Eh! ne connais-tu pas l'implacable Agrippine?

Mon amour inquiet déjà se l'imagine Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé, Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,

de diction, les expressions neuves, fidèle à sa douleur , se fier à ses regards , les essayer sur le cœur de César , tant d'autres non moins heureuses, et ici en particulier cette noble expression d'une couche qui n'est, honorée d'aucun gage: c'est la langue de Eacine. Mais observez que cette scène met le spectateur au fait de tout ce qu'il doit savoir, du dégoût de Néron pour Octavie et pour ses vertus, du désir qu'il a de la répudier et de ce projet de divorce fait pour fonder la scène suivante, qui va rouler toute entière sur l'offre que Néron doit faire à Junie de l'empire et de sa main.

1) Auguste, pour épouser Livie, répudia Scribonie, et Livie se sépara de Claude Tibère Néron, dont elle avait déjà un fils ; elle fit entrer, par ce mariage, la postérité des Nérons dans la famille des Octaviens. L. d. B .

2) C'était la fameuse Julie, fille d'Octavien, veuve d' Agrippa, et remariée à Tibère. L . d. B.

3) Ce que Eacine met dans la bouche de Narcisse, Sénèque le fait dire à Néron (Octavia , Acte II, sc. 2) : Prohibebor unus facere quod cunctis licet , vers que Corneille a traduit ainsi:

Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire. L. d. B.

Brit ann i eu s

Me fait un long récit de mes ingrattitudes J).

De quel front soutenir ce fâcheux entretien?

NARCISSE

N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien?

Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle?

Vivez, réglez pour vous : c'est trop régner pour elle. Craignez-vous? Mais, seigneur, vous ne la craignez pas;

Vous venez de bannir le superbe Pallas,

Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON

Eloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,

J'écoute vos conseils, j'ose les approuver;

Je m'excite contre elle, et tâche à la braver^{1 2});

Mais, je t'expose ici mon âme toute nue³),

Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,

Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir De ces yeux ou j'ai lu si longtemps mon devoir;

Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle ;

Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :

Mon génie étonné tremble devant le sien⁴).

1) Tacite nous apprend que plus elle lui faisait ces reproches, plus elle l'irritait : quantoque foedior exprobrabat , acrius accendere.

2) Il faudrait tâche de la braver ; tâcher à est une vieille expression qui est devenue un provincialisme.

3) L'âme toute nue¹ expression poétique très usitée, et employée par analogie avec la Vérité , déesse qui était représentée nue et un miroir dans la main.

4) Les anciens attribuaient à chacun son génie , bon ou mauvais; de là ce mot que Plutarque rapporte d'un devin qui voyait Antoine perdre à tous les jeux contre Octave: Éloignez vous de ce jeune homme : votre génie redoute le sien. Ajoutez, dit L. 77., qu'il était important de faire connaître cette sorte d'ascendant d'Agrippine sur Néron: il sert à fonder le ton de supériorité qu'elle affecte avec lui, et en même temps les me-

Acte II, Scène II

Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance Que je la fuis partout, que même je l'offense,

Et que, de temps en temps, j'irrite ses ennuis¹),

Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.

Mais je t'arrête trop : retire toi, Narcisse ;

Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE

Non, non: Britannicus s'abandonne à ma foi :

Par son ordre, seigneur, il croit que je vous roi:

Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,

Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche 2). Impatient, surtout, de revoir ses amours 3),

Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON

J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle:

Il la verra.

NARCI SSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle 4).

sures et les résolutions violentes que Néron prend contre elle et contre Britannicus. Plus il est humilié de se sentir au dessous d'elle, plus il est pressé de se délivrer du joug qu'elle impose, et des appuis qu'elle se ménage.

') Cela veut dire, f excite ses chagrins.

2) En prose il faudrait, et il veut être instruit ; et par ma bouche est pour par moi-même .

3) Ses amours pour V objet , la personne qu'on aime , est un terme familier, du style de conversation, qui ne convient pas au style soutenu, à moins qu'il ne soit relevé par ce qui l'entoure. L. H. l'appelle une expression de comédie et il voudrais bien suppri-

mer ce vers comme les deux antérieurs dont nous avons parlé. Mais observez que Bacine a mis ces mots dans la bouche d'un af-franchi qui peut jusqu'à un certain point s'exprimer de cette manière.

4) Ce le loin paraît dur à A. A., et le leur , comme il l'a fait re-marquer dans Andromaque , ne le lui paraît pas. L'oreille

J'ai mes raisons, Narcisse ; et tu peux concevoir Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir¹). Cependant vante-lui ton heu-reux stratagème;

Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même, Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre; la voici. Ya retrouver ton maître, et l'amener ici.

NÉRON, JUNIE

NÉRON

Vous vous troublez, madame, et changez de visage!

Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur;

J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur ²).

s'accoutume aux mots qu'on dit souvent. Corneille a aussi écrit dans la suite du Menteur , vous vous entre- entendez, ce qu'on ne peut prononcer que difficilement.

*) Cette nouvelle menace, dont la scène suivante donne l'explication, nous rappelle ce vers terrible de la première scène de cet acte : Néron impunément ne sera pas jaloux. La jalousie d'un rival tel que Néron est un très-grand danger pour l'amour de Britannicus et de Junie, auquel l'intérêt de la pièce est attaché, et cet intérêt, grâce à l'art du poète, va toujours en croissant dès le premier acte où la curiosité du spectateur a été excitée, et où le poète a présenté des germes d'intérêt dont on attend le développement, suivant les préceptes de l'art tragique, qui accorde le premier acte aux préparations nécessaires, et la suite à la marche de l'action.

2) Il n'était pas naturel que Junie vînt d'elle-même trouver Néron, et il l'était au contraire qu'elle se rendît auprès d'Octavie. La manière dont elle rencontre Néron, est fort bien imaginée. L. R. observe à ce sujet, que les personnages de Racine

Acte II, Scène III

NERON

Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE

Vous, seigneur!

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux Seule pour vous connaître, Octavie ait des yeux?

JUNIE

Et quel autre, seigneur, voulez- vous que j'implore 1)? A qui demanderais-je un crime que j'ignore?

Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas:

De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats 2).

N E R O N

Quoi ! madame, est ce donc une légère offense De m'avoir si longtemps caché votre présence?

Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,

Les avez-vous reçus pour les ensevelir?

L'heureux Britannicus verra t-il sans alarmes Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes ? Pourquoi, de cette gloire exclu jusqu'à ce jour,

n entrent jamais sans un motif convenable, ni sans qu'on n'en sache la raison. Junie qu'on a, pendant la nuit, amenée au palais, veut aller voir l'impératrice: pour aller 'a son appartement, il faut qu'elle passe par le lieu de la scène; elle v trouve Néron. •

*) Comme il n'a été parlé que d'Octavie, il faudrait selon L. R., et quelle autre , ou ce commentateur veut sous-entendre quel autre appui. Mais pourquoi ne pourrait-elle pas, dans sa question générale, s'adresser à un homme quelconque à qui elle demanderait la raison de son enlèvement? Bien ne force de mettre en rapport ce quel autre avec Octavie dans le vers précédent.

2) Selon L. R., ce mot d'attentats renferme ici une ironie qui n'y serait plus si Junie disait mes crimes.

M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour¹)?

On dit plus : tous souffrez, sans en être offensée, Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée :

Car je ne croirai point que sans me consulter La sévère Junie ait voulu le flatter;

Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,

Sans que j'en sois instruit que par la renommée 2).

Je ne vous nîrai³) point, seigneur, que ses soupirs M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.

Il n'a point détourné ses regards d'une fille Seul reste du débris d'une illustre famille :

Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.

Il m'aime; il obéit à l'empereur son père,

Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère:

Vos désirs sont toujours si conformes aux siens

NERON

Ma mère a ses desseins, madame; et j'ai les miens. Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine⁴);

*) L. d. B. relève l'élégance de ces mots, relégué dans ma cour. On dit au figuré : l'innocence bannie des villes , est reléguée au

village. L. H. nous fait sentir ici le poids de cette scène où il s'agit pour Junie, non pas seulement de refuser l'empire et l'empereur, ce qui est pour elle peu de chose, mais d'opter entre la nécessité de renoncer à celui qu'elle aime, ou de le voir périr.

2) Il y a dans ce vers une licence que la prose ne permettrait jamais. Que dans le sens de seulement doit toujours être accompagné de ne.

3) Ces contractions, nîrai pour nierai , ne sont pas rares dans la poésie; on écrit il paîra pour paiera , il avoura pour avouera , et même en prose on écrit également le dénûment et dénuement , le dénoûment et dénouement .

4) Racine se sert tantôt de la terminaison française, Claude , tantôt de la forme latine, Claudius. Dans sa Bérénice nous

Acte II, Scène III

Ce n'est point par leur choix que je me détermine.

C'est à moi seul, madame, à répondre de vous ;

Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE

Ah, seigneur! songez-vous que toute autre alliance Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance?

NÉRON

Non, madame, l'époux dont je vous entretiens Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens¹);

Tous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

Et quel est donc, seigneur, cet époux?

NÉRON

Moi, madame 2).

trouvons toujours Titus , tandis que Corneille et Bossuet écrivent toujours Tite ; et évidemment en vers Titus a plus de grâce. Comme on n'a point de règle certaine sur cet usage de la forme latine dans les noms propres grecs et latins, nous nous bornerons 'a dire qu'on ne doit donner la terminaison française qu'aux noms célèbres; cependant il y a des exceptions. Corneille, qui les francise tous, est le seul qui ait dit, Romuley Agrippe, Brute , Crasse. On dit les Gracques , Cornélie mère des Gracques , et il faut dire nécessairement Tibérius Gracchus. On dit Pyrrhus , Porus , mais Tacite ; Antoine et non pas Antonius; Phidias , Epaminondas , mais Pythagore et non pas Pythagoras ; Clio , Calypso , mais Didon , Strabon , Cicéron , Corbulon ; ce qui prouve que, pour le choix d'une forme latine ou française, on doit consulter son oreille et l'usage. Claude et Claudius se donnent également bien comme noms de baptême.

•) Assembler est pris ici dans le sens de unir , réunir avec une idée de comparaison, car au propre on réassemble que des êtres ou des objets de la même espèce ou s'ils sont divers, ils sont assemblés dans un même but.

2) Cette réponse trop fi ère "dans la bouche d'un amant est très-caractéristique pour Néron.

Vous!

J D NIE

Je vous nommerais, madame, un autre nom,

Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron¹).

Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire, J'ai parcouru des veux la cour, Rome, et l'empire.

Plus j' ai cherché, madame, et plus je cherche encor En quelles mains je dois confier ce trésor,

Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,

En doit être lui seul l'heureux dépositaire,

Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains A qui Rome a commis l'empire des humains ²). Vous-même, consultez vos premières années:

Claudius à son fils les avait destinées;

f) La hauteur, que Néron montre dans ses réponses, tient au rang et non pas à la personne, et Néron ne devait pas parler autrement. Cette hauteur devait servir à donner au langage une sorte de galanterie noble que, suivant L. H ., le seul Racine a connue dans ce siècle, et que sa diction a su élever au ton de la tragédie. La galanterie de Louis XIV et de sa cour fut certainement le modèle de Racine en cette partie; mais lui seul était capable d'y ajouter un charme et une dignité d'expression, qui ont empêché qu'elle ne vieillît chez lui quand on ne la retrouvait plus

nulle part. Les grâces nobles de ce style soutiennent ce qui ne saurait être passionné: elles conviennent d'autant plus à Néron tant qu'il ne veut paraître qu'amant, qu'on sait qu'il ne manquait ni d'esprit ni de culture: c'est un beau vernis dont la main savante du poète pouvait couvrir un moment la face hideuse de la tyrannie, mais qui tombe dès que Junie a répondu : alors le monstre reparaît; il ne caresse plus; il rugit.

2) Suivant la règle, le relatif qui comme régime indirect, ne se doit attribuer qu'aux personnes. On pourrait dire qu'ici les mains sont pour la personne : il est certain qu'on aime mieux à qui Rome a commis , que auxquelles .

Acte II, Scène III

Mais c'était en un temps où de l'empire entier on croyait quelque jour le nommer l'héritier.

Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire 1), C'est à vous de passer du côté de l'empire.

En vain de ce présent ils m'auraient honoré,

Si votre cœur devait en être séparé;

Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes : Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,

Des jours toujours à plaindre et toujours enviés 2)

Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds. Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage: Rome, aussi bien que moi, vous

donne son suffrage, Répudie Octavie, et me fait dénouer Un hymen³) que le ciel ne veut point avouer. Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime, Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés⁴),

1) Contredire régit le régime direct, soit avec les choses, soit avec les personnes; on contredit quelqu'un; on contredit V expérience. Le régime indirect est latin: contradicere alicui, et Racine fait usage des latinismes comme d'un moyen pour différencier la poésie et la prose. Ce latinisme est aussi admissible, à cause du rapport étymologique, que celui de ce beau vers de Lafontaine i Celui de qui Ici tête ciu ciel était voisine. En français on est voisin du ciel, en latin vicinus coelo.

2) Un jeune prince qui s'amusait, comme on le verra dans la suite, à conduire des chars, et à chanter sur le théâtre, ne donnait pas ses jours aux veilles et aux alarmes; mais l'amour est éloquent. L. R.

) Comme 1 hymen est un noeud, un lien, cette expression, dénouer un hymen, est aussi naturelle qu'elle est élégante.

4) Passons sur les beaux yeux qui reviennent pour la seconde fois; mais ces mots trop longtemps captivés sont des yeux que Britannicus a trop longtemps fixés. C'est à tort que L. H. critique ces mots comme une cheville, et qu'il y trouve une faute remarquable de pensée.

Digne de l'univers à qui vous vous devez¹).

J ü NI E.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.

Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorsque avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Tous m'offrez tout d'un coup 2) la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité Ni cet excès d'honneur,
ni cette indignité3).

Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille Qui vit
presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté 4),
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NERON

Je vous ai déjà dit que je la répudie:
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie, N'accusez point
ici mon choix d'aveuglement;
Je vous réponds de vous ; consentez seulement.
') On lisait d'abord: Digne de Vunivers à qui vous les devez .

2) On doit distinguer les phrases tout d'un coup, tout en une fois, sur le champ, subitement; tout à coup , soudainement; pour le coup , pour cette fois, et encore un coup, encore une fois.

3) Cette antithèse donne à la réponse de Junie plus de noblesse que n'aurait pu le faire un long exposé. Le diadème est à, ses yeux modestes un excès d'honneur ; la couche de Néron, ! après son divorce avec Octavie, est une indignité suivant son < cœur noble et généreux. : ?

4) L. R. observe qu'on dit la majesté, la splendeur de votre t rang, mais non pas la clarté . Selon L. H., cette observation c est juste et même fine, parce que ce mot qui répond à cette i nuit profonde , est amené si naturellement qu'il paraît nécessaire- ^

Acte II, Scène III

Du sang' dont tous sortez rappelez la mémoire ;

Et ne préférez point à la solide gloire

Des honneurs dont César prétend vous revêtir,

La gloire d'un refus sujet au repentir * 1).

JÜNIE.

Le ciel connaît, seigneur, le fond de ma pensée;

Je ne me flatte, point d'une gloire insensée;

Je sais de vos présents mesurer la grandeur;

Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur, Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin, IMadame; et l'amitié ne peut aller plus loin.

Mais ne nous flattons point et laissons le mystère:

La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère; Et pour Britannicus

Jü N I K.

Il a su me toucher,

Seigneur; et je n'ai point prétendu m'en cacher²).

I Cette sincérité, sans doute, est peu discrète:

Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète. Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,

o commence a menacer: jusqu'à présent il a parlé en jasant, il va parler en maître. Il a dépeint à Narcisse son amour, comme un amour très-violent; mais c'est l'amour d'un Néron. L. R.

I 2) Lorsque prétendre signifie vouloir absolument, il doit être

jsuivi de que, comme plus bas : Et je ne prétends pas que sa coupable audace, etc.; et Je prétends qu'à mon tour V inhumaine me craigne. Lorsque prétendre signifie seulement avoir intention, on met quelquefois de après : Ne prétendez donc pas de faire \accroire (Pascal). Mais on peut retrancher de, comme dans

ce ivers, et dans celui qu'on a vu plus haut: Prétendez vous longtemps me cacher V empereur . L. R.

Br itannicu s,

Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.

J'aime Britannicus. Je lui fus destinée Quand l'empire devait suivre son hyménée:

Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,

Ses honneurs abolis, son palais déserté,

La fuite d'une cour que sa chute a bannie,

Sont autant de liens qui retiennent Junie.

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs;

Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs ;

L'empire en est pour vous l'inépuisable source;

Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,

Tout l'univers, soigneux de les entretenir *),

, S'empresse à l'effacer de votre souvenir.

Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,

Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse^{1 2)},

Et n'a pour tous plaisirs, seigneur, que quelques pleurs Qui lui font quelquefois³⁾ oublier ses malheurs.

NÉRON

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie 4),

Que tout autre que lui me paîrait de sa vie.

1) Il y a ici une inversion qui est fatale au sens, car il est difficile à première vue de savoir à quoi se rapporte le pronom les. Il faut réfléchir pour trouver qu'il représente plaisirs : comme dans le vers suivant, le se rapporte à chagrin.

2) On ne dirait plus, selon L. H., s'intéresser dans son sort , comme on le disait certainement du temps de Racine, puisqu'il ne tenait qu'à lui de dire comme on dirait à présent: Fl ne voit à son sort que moi qui s'intéresse. L'usage a décidé qu'on s'intéresse dans une affaire d'argent , dans une entreprise , etc., pour dire qu'on y a un intérêt pécuniaire, et qu'on s'intéresse à quelque'un ou à quelque chose , pour dire qu'on y prend un intérêt d'affection ; et il est bon que l'usage ait fixé cette différence.

3) Quelques pleurs qui lui font quelquefois , etc., peut paraître une petite négligence, quoique peut-être le poète y ait mis l'intention d'appuyer sur les formes diminutives. L. H.

4) Selon L . R., on pourrait dire également, et c'est de tels plaisirs, de tels pleurs, etc . Bossuet qui dans une de ses oraisons

Acte II , Scène III

Mais je garde à ce prince un traitement plus doux: Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JÜN IE.

Ah, seigneur! vos vertus m'ont toujours rassurée.

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée ;

Mais, madame, je veux prévenir le danger Où son ressentiment le pourrait engager.

Je ne veux point le perdre: il vaut mieux que lui-même Entende son arrêt de la bouche qu'il airîre^— X- Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux¹).

De son bannissement prenez sur vous l'offense :

Et, soit par vos discours, soit par votre silence,

Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir ²).

J UNIE

Moi! que je lui prononce un arrêt si sévère!

Ma bouche mille fois lui jura le contraire.

funèbres a dit, ce n'est jpas seulement des hommes , c'est des montagnes, c'est des ravines , c'est des précipices , pouvait dire également, ce sont des montagnes , etc. Dans le Joseph de l'abbé Genest: mais que vois-je ? c'est eux.

1) Lieu pour cause est un latinisme. C'est-à-dire, sans que rien puisse lui faire supposer que je suis jaloux.

2) Ce n'est pas seulement par cruauté, comme on l'a dit, c'est aussi par orgueil que Néron veut que Junie prenne sur elle d'éloigner Britannicus: Eloignez le de vous , Sans qu'il ait aucun lieu de

me croire jaloux. Ces vers manifestent assez les sentiments et les vues de Néron. Il ne désespère pas d'amener son rival à croire que l'ambition a rendu Junie infidèle, et en effet le jeune prince le croit un moment, et c'est une des jouissances de Néron, mais la jalousie est par elle-même si haineuse, qu'il n'est nullement besoin d'être un Néron pour être susceptible de cette jouissance. L. H.

B rit an ni eu s,

Quand même jusque-là je pourrais me trahir,

Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.

Renfermez votre amour dans le fond de votre âme :

Tous n'aurez point pour moi de langages secrets;

J'entendrai des regards que vous croirez muets ;

Et sa perte sera l'infailible salaire

D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE

NARCISSE

Britannicus, seigneur, demande la princesse *) ;

Il approche.

NÉRON

Qu'il vienne.

Ah, seigneur î

i) L. d. B . est d'avis que Junie, témoin de ce que Narcisse dit à Néron, avait d'assez fortes raisons pour soupçonner qu'ils étaient tous deux d'intelligence, et pour avertir-, dans le troisième acte, son amant de se défier de Narcisse. Mais La Harpe contredit positivement cette critique, et il a raison, parce que la démarche de Narcisse, qui est censé agir uniquement par les ordres du jeune prince, n'offre rien ici, absolument rien qui puisse paraître suspect. Il ne sait même rien de ce qui se passe en ce moment entre Néron et Junie.

BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE

Madame, quel bonheur me rapproche de vous 2)?

Quoi! je 'puis donc jouir d'un entretien si doux?

Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore 3) !

1) Ceux qui désapprouvent cette scène, parce que, disentils, s'aller cacher pour entendre une conversation, est un jeu puéril qui ne convient pas au sérieux de la tragédie, ne font pas attention que ce n'est pas ici un jeu, mais une cruauté dont Néron seul est capable. Il veut que Junie prononce ellemême à son amant l'arrêt de son bannissement; elle sera même la cause de sa mort,

s'il lui échappe un geste, un soupir, ou un regard. 11 lui a dit, en la quittant: Madame , en le voyant , songez que je vous voi. Quelle situation que celle de Junie qui sait que Néron l'entend et la voit! Et qu'une pareille scène doit exciter l'attention du spectateur! L. R.

2) Que d'interrogations à la fois, et quelle vivacité devant une personne qui reste immobile! X. R.

3) Parmi exige toujours après lui un pluriel ou un nom collectif, comme -parmi les plaisirs , parmi la foule; mais on ne peut pas dire avec exactitude, parmi ce plaisir. L. d. B.

Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore?

Faut-il que je dérobe, avec mille détours,

Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours?

Quelle nuit! Quel réveil! Vos pleurs, votre présence,

N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence!

Que faisait votre amant? Quel démon envieux¹)

M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?

Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,

M'avez-vous, en secret, adressé quelque plainte ?

Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter²)?

Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?

Tous ne me dites rien! Quel accueil! Quelle glace!

Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce?

Parlez: nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,

Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.

Ménageons les moments de cette heureuse absence.

Jü N IE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance:

Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux 3)^

Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux 4).

1) Démon signifie dans ce vers, comme en general chez les anciens Grecs (Συλίου), divinité , génie.

2) L. d. B. remarque que ma princesse passe maintenant pour une expression fade, et cela est vrai; mais il faut ajouter, dit L. H ., que cette expression n'a rien de fade en elle-même quand elle est placée à propos comme ici. Ce qui a décrié cette dénomination, c'est d'abord qu'elle a été prodiguée au point de devenir une cheville, ensuite que la comédie et la parodie s'en sont emparées en ridicule: c'est au reste une très-petite perte.

3) C'est, dit L. i?., ce que se doivent toujours dire ceux qui vivent a la cour. Remarquez encore que, dans la phrase dont on se sert en allemand et également en français, les murs ont des oreilles; l'idée est la même.

4) Et jamais V empereur; et à la fin, V empereur va venir. Elle prononce d'un ton respectueux V empereur , au lieu que Britannicus ne le nomme que Néron. L. R.

Acte II, Scène VI

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?

Quoi! déjà votre amour souffre qu'on le captive?

Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours De faire à Néron même envier nos amours¹)?

Mais bannissez, madame, une inutile crainte:

La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte;

Chacun semble des yeux approuver mon courroux;

La mère de Néron se déclare pour nous ²).

Rome, de sa conduite elle-même offensée....

Jü NIE.

Ah, seigneur! vous parlez contre votre pensée³).

!) Cette scène a un double effet; car si l'on y prend garde, Néron n'est pas moins en souffrance que les deux amants qu'il met à la gêne. Britannicus ne dit pas un mot qui ne fasse

sentir combien il est aimé, et son rival l'entend. C'est ce que n'a pas aperçu Z. cl. R., qui, en reconnaissant dans cette scène un rare artifice et un merveilleux intérêt, àry a vu que les deux amants au supplice, et non pas la punition du tyran. Z . H.

3) Par cet aveu, que Néron entend, Britannicus va se perdre, et perdre Agrippine; c'est pourquoi Junie, jusque-là muette et immobile, lui coupe la parole en s'écriant: Ah, seigneur , vous parlez contre votre pensée ! Et c'est elle même qui fait parler Britanni-

cus contre sa pensée puisqu'il n'a jamais rendu hommage à la vertu de Néron. Mais est-il vraisemblable, dit-on, qu'une jeune fille élevée dans la retraite ait une si grande présence d'esprit, et sache si bien la dissimulation? Z. R. répond à ces critiques puériles, que des princesses élevées à la cour des empereurs, étaient de bonne heure instruites à déguiser leurs sentiments. Tacite dit de la jeune Octavie: quamvis rudihus annis, dolorem, caritatem, omnes affectus dbispondere didicerat.

3) Z. H., d'accord avec Z. R., trouve que ce mouvement est d'une vérité charmante, quoique les paroles soient une feinte, et que Junie ait dit qu'elle ne sait pas feindre. L'amour, ajoute-t-il, instruit par le danger, est toujours assez ingénieux

Vous-même vous m'avez avoué mille fois due Rome le louait d'une commune voix ;

Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage. - Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

B R I T A N N I C U S

Ce discours me surprend, il le faut avouer :

Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.

Quoi! pour vous confier la douleur qui m'accable,

A peine je dérobe un moment favorable ;

Et ce moment si cher, madame, est consumé A louer l'ennemi dont je suis opprimé!

Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire?

Quoi! même vos regards ont appris à se taire¹)?

Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes jeux!

Néron vous plairait-il ? Vous serais-je odieux?

Ah! si je croyais!... Au nom des dieux, madame,

Eclaircissez le trouble ou vous jetez mon âme.

Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE

Retirez-vous, seigneur, l'empereur va venir.

BRI T ANN I eus.

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre²)?

pour chercher à l'écarter, et ce danger même rend l'artifice aussi vraisemblable qu'il est innocent.

x) Néron a dit ci-dessus: J'entendrai des regards que vous croirez muets. C'est ici un nouvel emploi de la même figure, également admirable dans les deux vers. On trouve dans Ovide: *Credidimus lacrymis : an et hae simulare docentur?* Nous avons cru à vos pleurs : ceux-ci ont-ils aussi appris à feindre? C'est aussi poétique que cet hémistiche, ont appris à se taire , et probablement Racine a imité le latin. On sait, dit L. 17., qu'il marquait avec un crayon, dans les classiques anciens, toutes les expressions figurées dont il croyait pouvoir enrichir sa langue.

2) L'auteur connaissait trop bien son art pour prolonger une situation si pénible: la contrainte de Junie et les angoisses

NERON, N A R C I S S E T

NÉRON

Hé bien! de leur amour tu vois la violence,

Narcisse: elle a paru jusque dans son silence!

de Britannicus ne vont que jusqu'au point où elles sont supportables pour eux et pour le spectateur. Le poète a gardé la mesure en tout, et l'effet de la scène en dépendait. Le rôle de Britannicus y était facile : celui de Junie excessivement délicat et hasardeux. Néron lui avait commandé au moins de la froideur, et ce qu'elle dit n'exprime qu'une terreur profonde. Elle est sans cesse occupée à prévenir tout ce qu'il peut y avoir de dangereux pour le prince dans un pareil entretien : Jamais V empereur n'est absent de ces lieux , etc. Et quand elle ne peut plus soutenir les reproches de Britannicus, elle met fin à cette douloureuse scène par ce vers si cruel pour lui: Retirezvous , seigneur ; V empereur va venir; mais qui n'est, aux yeux du spectateur, que le dernier terme des forces de Junie. Elle les reprend toutes dans ces mots si heureux, qui commencent la scène suivante: Non, seigneur , je ne puis rien entendre , qui soulagent le spectateur, ainsi qu'elle. Elle a pu faire un grand effort sur elle-même pour sauver son amant; mais elle ne permet pas que l'oppresseur jouisse un moment de son infâme triomphe. Junie d'ailleurs ne devait éclater contre Néron qu'en le quittant si brusquement: c'est tout

ce que lui permettait son caractère établi dans la pièce, et la crainte d'exposer Britannicus. L . H.

Britannicus.

Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer ;

Mais je mettrai ma joie à le désespérer.

Je me fais de sa peine une image charmante¹);

Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.

Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :

Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter²);

Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,

Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, seul.

La fortune t'appelle une seconde fois,

Narcisse: voudrais-tu résister à sa voix?

Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;

Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables³).

1) Une image charmante de sa peine est atroce de pensée et d'expression. Néron devait parler ainsi; mais combien de fois la jalousie a parlé de même au fond du cœur! L. H.

2) Voilà une nouvelle cruauté de Néron: ce trait entre parfaitement dans la peinture de son caractère.

3) Les commentateurs nous rapportent qu'à la représentation ces quatre vers excitent ordinairement des murmures. L. R. en cherche la cause dans l'indignation des spectateurs sur Narcisse, et il en conclut que le poète, qui a voulu peindre un homme très-sodieux, a donc bien réussi. L. d. B. dit que c'est parce qu'on souffre avec peine un homme qui n'est méchant que pour le plaisir de l'être. Selon L. H. c'est d'abord , parce que ce dernier vers exprime trop crûment une idée odieuse et basse; de plus, parce que le personnage dit froidement, seul avec lui-même, ce qu'on ne pourrait supporter tout au plus que dans un mouvement de passion et dans la chaleur du dialogue; enfin, c'est parce qu'il est malheureux de terminer un acte par un petit monologue si désagréable à entendre.

NERON, BURRHUS

BURRHUS.

Pallas obéira, seigneur²).

NÉ R O Ni

Et de quel œil

Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

BÜRRHÜS.

Ne doutez point, seigneur, que ce coup ne la frappe, Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.

Ses transports dès longtemps commencent d'éclater³);

1) Racine a supprimé, au commencement de cet acte, une scène entière, dont Burrhus et Narcisse étaient les interlocuteurs. Ce fut Boileau qui engagea son ami à sacrifier cette scène qu'il jugea inutile; mais elle est si bien écrite que nous avons cru obliger nos lecteurs, en l'ajoutant telle que nous la trouvons dans les éditions de L. d. J3. et de L. H.,* mais pour ne point interrompre le texte tel que le poète l'a voulu, nous l'avons remise dans un appendice.

2) Burrhus, qui au commencement du second acte a été

chargé de porter à Pallas l'ordre de son exil, revient instruire Néron du succès de sa commission. L'exil de Pallas irritera davantage Agrippine contre Burrhus et Néron; et Néron ayant surpris Britannicus aux genoux de Junie, va faire arrêter les deux amants et sa mère: ainsi le trouble de la pièce ira

toujours en croissant L. R.

3) Sa douleur ne s'échappe, dans le vers précédent, fait figure, car le sens de ce verbe réfléchi indique que sa douleur depuis

A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter1)!

NÉRON

Quoi! de quelque dessein la croyez-vous capable?

Agrippine, seigneur, est toujours redoutable:

Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux; Germanicus son père est présent à leurs yeux.

Elle sait son pouvoir; vous savez son courage2); Et ce qui me la fait redouter davantage,

C'est que vous appuyez vous-même son courroux³). Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON

Moi, Burrhus ?

B U R R H U S

Cet amour, seigneur, qui vous possède. . . . NÉRON.

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède: Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz; Il faut que j'aime enfin.

longtemps contenue trouvant enfin un prétexte, une occasion, va éclater , s'échapper. Il est aussi nécessaire de remarquer la différence qui existe entre commencer à ou cle. Commencer à désigne une action qui aura du progrès, de l'accroissement: un enfant commence à parler; commencer de désigne une action qui aura de la durée, un orateur qui prononce les premiers mots de son discours, commence de parler.

x) Son intention n'est pas d'indisposer le fils contre sa mère, mais de l'avertir des dangers où il s'expose, et lui faire renoncer à un amour dont il prévoit les suites funestes. C'est à cet amour qu'il en veut venir. L. R.

2) En prose on dirait, elle sait quel est son pouvoir , bien que cette ellipse soit souvent employée dans le style soutenu.

3) Appuyer est pris ici dans son sens étymologique, donner un appui , fortifier.

B U R R H U S

Vous vous le figurez,

Seigneur; et satisfait de quelque résistance,

Vous redoutez un mal faible dans sa naissance.

Mais si dans son devoir votre cœur affermi Voulait ne point s'entendre avec son ennemi ;

Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ;

Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire Des vertus d'Octavie indignes de ce prix¹),

Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris;

Surtout si, de Junie évitant la présence,

Vous condamnerez vos yeux à quelques jours d'absence ²) ;
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,

On n'aime point, seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes³)

1) Etre digne, être indigne équivaut à mériter ou ne pas mériter; cependant, en français comme en latin , le mot digne est le seul des deux qui se prenne également en bonne ou en mauvaise part. On dit dans les deux langues,, digne de louanges, digne de blâme, etc. Le mot indigne, au contraire, ne se prend, dans les deux langues, que dans un mauvais sens. On ne dirait pas, il est indigne de blâme, de mort, pour dire, il ne mérite pas le blâme, la

mort. Selon L. H., la raison de cette inconséquence apparente, c'est que, dans les deux langues, indigne, sans aucun régime et pris absolument, a toujours un sens injurieux, une action indigne, indignum facinus. Ici Racine l'a employé dans un sens avantageux, en disant que les vertus d'Octavie sont indignes du divorce, pour dire ne méritent pas le divorce; mais il a eu l'adresse de joindre au mot indignes Uniterme général indignes de ce prix, et cela rend l'expression moins inusitée à l'oreille.

2) Expression poétique , pour dire vous étiez quelques jours sans la voir.

3) Burrhus a parlé en ministre et en homme sage¹; et quel art dans la réponse de Néron! quelle déférence apparente pour

Il faudra soutenir la gloire de nos armes,

Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,

Il faudra décider du destin de l'Etat ;

Je m'en reposerai sur votre expérience.

Mais, croyezmoi, l'amour est une autre science, Burrhus ; et je ferais quelque difficulté D'abaisser jusque-là votre sévérité.

Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

SCÈNE II

BURRHUS

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie¹):

Cette férocité que tu croyais fléchir De tes faibles liens est prête à s'affranchir.

En quels excès peut-être elle va, se répandre!

O dieux! en ce malheur quel conseil dois-je prendre? Sénèque, dont les soins me devraient soulager,

Occupé loin de Rome, ignore ce danger.

Mais quoi! si d'Agrippine excitant la tendresse Je pouvais La voici: mon bonheur me l'adresse.

la capacité de Burrhus ! et quel air de respect dans cette crainte affectée de compromettre la sévérité d'un homme d'Etat dans des intérêts d'amour! Observez que Néron parle toujours, dans cette pièce, avec noblesse et avec dignité: il devait être odieux, et non pas vil ni petit. L. H.

*) Néron lui a dit d'un ton railleur, que l'amour est une science qu'il n'entend point, et qu'il ne doit pas jusque-là rabaisser sa sévérité. Burrhus qui sent l'aigreur de cette plaisanterie, voit s'approcher le danger qu'il a toujours craint: il n'y a plus de temps à perdre pour y remédier; et par ce court monologue, il fait bien voir que, quand il a justifié Néron, il n'a point dit tout ce qu'il pensait. L. R.

SCÈNE m

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

AGRIPPINE

Hé bien! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons?

Et tous tous signalez par d'illustres leçons!

On exile Pallas, dont le crime peut-être Est d'avoir à l'empire
élevé votre maître.

Tous le savez trop bien; jamais, sans ses avis,

Claude, qu'il gouvernait, n'eût adopté mon fils.

Que dis-je? A son épouse on donne une rivadei On affranchit
Néron de la foi conjugale:

Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,

Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,

De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme *)

Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme!

B U R R H ü S.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser;

L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.

N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire:

Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire;

Et 1 empereur ne fait qu'accomplir à regret Ce que toute la
cour demandait en secret Le reste est un malheur qui n'est point
sans ressource:

Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.

Mais calmez vos transports; par un chemin plus doux,

Vous lui pourrez plutôt ramener son époux:

Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE

Ah! Ion s efforce en vain de me fermer la bouche2).

*) Qu'il est dur à un honnête homme d'être accusé des choses dont il est le plus incapable! Burrhus vient d'exhorter iséron à ménager Agrippine, et à respecter les vertus d'Octavie, et le voici accusé d'inspirer à son élève Le mépris de sa merey et V oubli de sa femme. L. R.

) Apres 1 exil de Pallas, dit Tacite, preeceps Agrippina ruere ad terrorem et minas , adultum jam esse Britannicum.

Je vois que mon silence irrite vos dédain1);

Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains. Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :

Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.

Le fils de Claudius commence à ressentir Des crimes dont je n'ai que le seul repentir2). J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'arme'e3), Plaindre aux jeux des soldats son enfance opprimée, Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.

On verra d'un coté le fils d'un empereur 4) Redemandant la foi jurée à sa famille,

Et de Germanicus on entendra la fille;

De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus 5),

Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,

Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,

1) Irriter est pris ici dans le sens d 'accroître', mais l'est- il avec justesse? demande L. H. Quand on dit, le silence irrite la curiosité , c'est que la curiosité s'accroît en effet d'autant plus qu'elle est irritée ; mais le silence ne saurait irriter les dédains ; il les enhardit , il les encourage. Le commentateur lui-même excuse la sévérité de sa critique, parce que c'est de Racine qu'il s'agit.

2) Ressentir des crimes , pour en avoir du ressentiment n'est point une expression obscure, comme le dit L. d. B., mais il est vrai qu'en ce sens elle n'est plus usitée. Cependant l'analogie du mot ressentiment rend ici la phrase si claire, que L. H . ne se sent nullement tenté de la blâmer.

3) Suivant Tacite qui dit: iraturam cum illo in castra... Au directur hinc Germanici filia , inde debilis rursus Burrhus et exul Seneca.

4) Tout ce morceau d'Agrippine , et notamment l'éloquence amère de ce parallèle entre le fils de Claude et celui de Domitius, entre la fille de Germanicus et le tribun Burrhus, sont des emprunts que le génie de la poésie devait faire ici à celui de l'histoire. L. H .

5) Quand elle est irritée, elle ne l'appelle ni César, ni Néron, ni l'empereur, ni son fils: c'est le fils d'Ænobarbus. L. R.

Acte III, Scène III

Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;

On saura les chemins par ou je fai conduit:

Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,

J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses;

Je confesserai tout, exils, assassinats,

Poison même x)

BÜRRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas* 2):

Ils sauront récuser l'injuste stratagème D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.

Pour moi qui le premier secondai vos desseins,

Qui lis même jurer l'armée entre ses mains,

Je ne me repens point de ce zèle sincère.

Madame, c'est un fils qui succède à son père.

En adoptant Néron, Claudius, par son choix,

De son fils et du vôtre a confondu les droits.

1) Dans Tacite, nous lisons de même: nec abnuere se quce cuncta infélicis domus mala patefierent ... suas inprimis nuptias . . . suum veneficium. L. H. nous fait encore remarquer l'effet mo-

ral de ce passage. Quand les méchants se divisent, dit-il, il ne leur en coûte pas plus d'avouer leurs crimes, pour se nuire, qu'il ne leur en a coûté de les commettre. Voilà cette Agrippine si fière, prête à se placer elle même dans le rang des derniers scélérats pour se venger de son complice, et ressaisir le pouvoir qui échappe à son ambition trompée; et pour comble de punition, Burrhus lui fait comprendre qu'elle s'avilirait inutilement, et qu'elle ne peut rien contre le maître que ses crimes lui ont donné. Quelle leçon!

2) Que Burrhus est admirable quand il interrompt une femme qui fait l'aveu de ses crimes, afin qu'elle n'aille pas plus loin! Combien d'autres crimes Agrippine aurait pu révéler! On n'aurait pas eu de peine à la croire, et cependant Burrhus l'assure qu'on ne la croira pas: accablé de ses injustes plaintes, il la quitte, en l'assurant qu'il va continuer à ramener vers elle le cœur de Néron: quel beau portrait d'un honnête homme. L . E.

Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,

Elle choisit Tibère adopte par Auguste ;

Et le jeune Agrippa, de son sang descendu¹),

Se vit exclu du rang vainement prétendu.

Sur tant de fondements sa puissance établie Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie :

Et, s'il m'écoute encor, madame, sa bonté Tous en fera bientôt perdre la volonté.

J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

ALEX NE

Dans quel emportement la douleur vous engage,

Madame! L'empereur puisse-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE

Ah! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer²⁾!

ALBÏNE.

Madame, au nom des dieux, cachez votre colère.

Quoi! pour les intérêts de la sœur ou du frère,

Faut-il sacrifier le repos de vos jours?

Contrairez-vous César jusque dans ses amours?
AGRIPPINE.

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'à l'on me ravale³⁾,

1) C'était Julius Agrippa, fils posthume du célèbre Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste : sa jeunesse n'annonçant que des inclinations perverses, Auguste le relégua à Sorento., et quelque temps après dans l'île de Planaria près Corsica, où il mourut. L . cl. B.

2) Comment aurait-elle écouté les conseils de Burrhus? Elle n'écoute pas même ceux de sa confidente. La cause de cette grande colère, est la nouvelle passion de Néron: c'est à sa mère plus qu'à sa femme que Néron donne une rivale. L. R.

3) Ravaler , au figuré, signifie avilir , réprimer , humilier ; c'est,

Acte III, Scène IV

Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.

Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,

Ma place est occupée, et je ne suis plus rien;

Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,

Inutile à la cour, en était ignorée :

Les grâces, les honneurs, par moi seule versés, M'attiraient
des mortels les vœux intéressés.

Une autre de César a surpris la tendresse:

Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse;

Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,

Tou deviendra le prix d'un seul de ses regards.

Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée....

Ah! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.

Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal* 1),

Néron, l'ingrat Néron Mais voici son rival.

B R I T A N N I C U S

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,

Madame; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles²); Yos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,

fSelon L. H., une -expression énergique qui ne devrait pas vieillir, et qui aura toujours son effet quand elle sera bien placée. Ce mot dérive de aval , du latin, ad , à, et vallis, vallée, par en bas du en bas , en descendant, opposé à amont , en remontant. On lit, vent d'aval , opposé au vent d'amont , sur les rivières, le vent Dp-posé au cours de l'eau.

i) Allusion à la prédiction, qui a été mentionnée ci-dessus, que son fils la ferait mourir, s'il devenait empereur, et à laquelle elle avait répondu, occidat dum imperet.

) Nemo adeo expers misericordiæ fuit , quem non JBritannici cortunæ mœror adficeret , dit Tacite.

B r i t a n n i c u s ,

Tandis que nous perdions le temps en vains regrets, Animés du courroux qu'allume l'injustice,

Tiennent de confier leur douleur à Narcisse.

Néron n'est pas encor tranquille possesseur De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.

Si vous êtes toujours sensible à son injure,

On peut dans son devoir ramener le parjure.

La moitié du sénat s'intéresse pour nous :

Svlla, Pison, Plautus

AGRIPPINE

Prince, que dites-vous¹)?

Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse!

BRIT ANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,

Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,

Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.

Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce ;

D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace :

Il ne m'en reste plus; et vos soins trop prudents Les ont tous écartés ou séduits dès[^]longtemps.

AGRIPPINE

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance²);¹ Notre salut dépend de notre intelligence.

J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,

!)

Malgré tout ce qu'elle a paru souhaiter, et les menaces ! qu'elle vient de faire, elle est effrayée à la première nouvelle que Britannicus lui donne de ses espérances; et voilà ce qui l'engagera à avoir un entretien avec Néron. C'est ainsi que tout est lié de scène en scène, et forme la continuité de l'action. L. R .

2) Créance a plusieurs significations qu'il ne faut pas confondre pour ne pas perdre le sens de ce vers. Il est tiré du latin *creclere* et est par conséquent le synonyme de croyance avec cette différence que la croyance est une opinion pure et simple, et

que la créance est une croyance ferme et entière. Il signifie également crédit , pouvoirs donnés à un tiers.

Acte III, Scène V

Je ne révoque rien de ce que j'ai promis*

Le coupable Néron fuit en vain ma colère :

Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère. J'essaierai tour à tour la force et la douceur;

Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,

J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,

Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes 1). Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.

Tous, si vous m'en croyez, évitez ses regards*

BRITANNICUS, NARCISSE

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance?

Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,

Narcisse?

N A R C I S S E.

Oui. Mais, seigneur, ce n'est pas en ces lieux Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.

Sortons* Qu'attendez-vous?

Ce que j'attends, Narcisse?

Hélas!

Expliquez-vous.

Si par ton artifice

Je pouvais revoir

N A R C I S S E

Qui?

i) Ce vers est digne d'être relevé à cause de la beauté de cette expression : du parti de ses larmes .

Brit annicus,

J'en rougis. Mais enfin D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

N A R C I S S E

Après tous mes discours, tous la croyez fidèle1)?

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,

Digne de mon courroux; mais je sens, malgré moi, due je ne le crois pas autant que je le doi.

Dans ses égarements, mon cœur opiniâtre Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre 2).

Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité;
Je la voudrais haïr avec tranquillité3).
Eh! qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouïe à la cour4)?
N arcis s E.

Eh! qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,

1) La ne se rapporte à personne, puisque Junie n'a été ni nommée ni désignée. Racine et d'autres après lui, ont donné de fréquents exemples de cet artifice de style devenu commun, fondé sur ce que celle qu'on aime est toujours celle dont on parle quand on n'a nommé personne. L. H.

2) Si on a appelé par dérision Racine le tendre Racine, nous devons dire, nous, que personne n'a peint mieux que lui le cœur humain et les sentiments qui l'agitent. Quel amour vrai et pur il a merveilleusement rendu dans ce simple vers. Il la croit coupable, il lui prête des raisons, il faut à son cœur qu'elle soit excusée, il l'excuse; enfin il l'idolâtre.

3) Je voudrais pouvoir penser à elle sans passion; je voudrais ne plus V aimer,

4) Ce vers n'est pas dur, mais il manque de nombre h cause de la consonnance de perjidie et d'inouïe: c'est une petite imperfection. L. H.

Acte III, Scène VI

N'a point de l'empereur médité la défaite¹)?

Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,

Peut-être elle fuyait pour se faire chercher,

Pour exciter Néron par la gloire pénible De vaincre une fierté
jusqu'alors invincible*

BRITANNICU S.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE

Seigneur, en ce moment Elle reçoit les vœux de son nouvel
amant.

BRITANNICU S*

! Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? c'est elle.

NARCISSE, à part.

Ah, dieux! A l'empereur portons cette nouvelle.

BRITANNICUS, JUNIE

JUNIE

Retirez-vous, seigneur, et fuyez un courroux ²)

Que ina persévérance allume contre vous.

Néron est irrité. Je me suis échappée Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.

Adieu, réservez-vous, sans blesser mon amour,

Au plaisir de me voir justifier un jour.

Votre image sans cesse est présente à mon âme. i Rien ne l'en peut bannir.

1) Une femme qui médite la défaite d'un homme : il faut être aussi méchant que Narcisse, pour accuser Junie d'une pareille intention. L. R .

2) Il est bien naturel que Junie qui a causé tant de chagrin à Britannicus, soit empressée de le tirer d'erreur. Elle le vient chercher au lieu de la scène, parce qu'elle est assurée de n'y point trouver Néron: Je me suis échappée Tandis qu'à Var-

! réter sa mère est occupée. L. R.

Je vous entends, madame:

Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,

Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs. Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète;

Hé bien, il faut partir!

JUNIE

Seigneur, sans m'imputer. . . .

Ah! vous deviez du moins plus longtemps disputer.

Je ne murmure point qu'une amitié commune Se range du parti que flatte la fortune;

Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir;

Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir; Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée. Tous m'en ayez paru si longtemps détrompée,

Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré Contre ce seul malheur n'était point préparé.

J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice;

De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice :

Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux, Madame; il me restait d'être oublié de vous¹).

JUNIE

Dans un temps plus heureux, ma juste impatience 2)

A) Oublier de signifiant, manquer de mémoire ou d'exactitude, p. e. , fai oublié de vous dire , est ici une forme que l'usage ne permet plus. Oublier est pris ici dans le sens de perdre le souvenir , et il faudrait dire oublié par.

2) Ce n'est pas la jalousie, mais le danger des deux amants, qui fait le mobile de l'intérêt; et quoique l'amante fidèle ne puisse supporter qu'on la soupçonne, Racine a bien senti qu'il fallait ici mettre de côté la fierté du sexe et la délicatesse d'un cœur amoureux, pour arriver à l'objet principal. Junie, quoiqu' offensée, ne donne à son injure que deux vers, et précipite surle-champ l'explication.

?ActeIII, Scène VIL 87

Vous ferait repentir de votre défiance;

Mais Néron vous menace: en ce pressant danger,

Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger *).

Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre:

Néron nous écoutait, et m'ordonnait de feindre.

Quoi! le cruel * 2 J

JUNTE

Témoin de tout notre entretien,

D'un visage sévère examinait le mien 3),

Prêt à faire sur vous éclater la vengeance D'un geste confident
de notre intelligence 4).

Néron nous écoutait, madame! Mais, hélas!

Vos yeux auraient pu feindre, et ne m'abuser pas :

Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage !

L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?

!) En prose, il faudrait que celui de vous affliger', la poésie permet ces ellipses dont nous avons relevé plusieurs exemples.

2) On a vu, dit L. H . , que Britannicus, même en croyant un moment aux apparences de l'infidélité, n'a point éclaté contre Junie. La douleur a été douce et tendre et s'est exprimée par des plaintes plutôt que par des reproches. Cette modération et cette

réserve sont une des nuances de son caractère, comme de celui de Junie, et font partie de l'intérêt et de la dignité que comportaient ces deux rôles. Remarquez encore que le poète s'est bien gardé de donner à la jalousie un développement qui porterait à faux: le spectateur qui sait que la méprise peut cesser d'un mot, et que ce mot va être dit, ne veut pas qu'on le détourne par-là du véritable intérêt qui l'occupe.

3) Dans la bouche d'une seule personne, ces mots: Quoi ce cruel ... et ce qu'ajoute Junie, ont une forme et un sens très-naturels; mais coupés par le dialogue, il est plus difficile de reconnaître que le sujet de examinait est le cruel.

4) Un geste confident est peut-être une figure un peu hardie mais dont le sens se comprend.

De quel trouble un regard pouvait me préserver!

Il fallait....

JUNIE

Il fallait me taire et vous sauver.

Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,

Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire!

De combien de soupirs interrompant le cours,

Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours!

Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,

De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,

Lorsque par un regard on peut le consoler!
Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler!
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée :
De mon front effrayée je craignais la pâleur¹);
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur;
Sans cesse il me semblait que Néron en colère Me venait reprocher trop de soin de vous plaire;
Je craignais mon amour vainement renfermé ;
Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas! pour son bonheur, seigneur, et pour le nôtre²),
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre!
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre³).
Ah! n'en voilà que trop; c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.

1) L. H. fait remarquer ces deux vers, parmi ceux de ce magnifique passage, comme frappés au coin de Racine , cela veut dire, comme de vrais modèles de sa poésie.

2) Pour son malheur , dit L. R. , aurait le même sens, mais ce serait moins élégant.

3) Tous les commentateurs blâment cette inversion, quoiqu' elle ne cause aucune obscurité: f aurais à vous rendre compte de mille autres secrets.

SCÈNE vin

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON

Prince, continuez des transports si charmants 1).

Je conçois vos bontés par ses remerciements,

Madame; à vos genoux je viens de le surprendre. Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre ;

Ce lieu le favorise 2) ; et je vous y retiens.

Pour lui faciliter de si doux entretiens.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie 3) Partout où sa bonté consent que je la voie,

Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez 4)

N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

1) Néron, que Narcisse a couru avertir, paraît tout à coup; et quoique cette arrivée si imprévue doive interdire Britannicus, il lui répond dans toute cette scène avec une fermeté qui convient a

la grandeur d'âme que le poète lui a donnée, et qui sied à son rang et à sa situation.

2) Il a raillé Burrhus, il raille ici Britannicus et Junie; dans l'acte suivant il raillera sa mère: la raillerie est ordinaire aux caractères méchants. L. R.

3) Cette scène est une de celles où l'auteur a fait voir qu'il savait employer, quand il le fallait, le dialogue vif et coupé, et même dans toute sa perfection. L. H.

4) Le droit de naissance lui donne le droit d'y être aussi bien qu'à Néron: il est dans le palais de son père.

NERON

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ?

B R I T A N N I C I J S

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,

Moi pour vous obéir, et vous pour me braver ;

Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître, Qu'un jour Domitius me dût parler en maître *).

NÉRON

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés ; J'obéissais alors, et vous obéissez.

Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Tous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.
Et qui m'en instruira?

NÉRON

Rome.

Tout l'empire à la fois,

Rome met-elle au nombre de vos droits Tout ce qu'a de cruel
l'injustice et la force * 2), Les emprisonnements, le rapt et le
divorce?

NERON

Rome ne porte point ses regards curieux Jusque dans des secrets
que je cache à ses yeux.

Imitez son respect.

On sait ce qu'elle en pense.

Allusion heureuse à un fait que rapporte Tacite {Annal. XII).
Néron était adopté, et Claudius vivait encore: Britannicus ayant
rencontré Néron, l'appela Domitius , ce qui irrita Néron et Agrip-
pine. Suétone dit qu'il l'appela Ænobarbus. L.R.

2) Ici, dit L. R., Britannicus s'échappe, et dit ce qu'il ne lui est
pas permis de dire devant son souverain.

BRI T ANN I CU S

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NERON

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICU S.

Chacun devait bénir le bonheur de son régner NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne A).

BRITANNICU S.

Je connais mal Junie, ou de tels sentiments Ne mériteront pas
ses applaudissements.

NÉRON

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,

Je sais fart de punir un rival téméraire.

BRIT ANNICU S.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,

Sa seule inimitié peut me faire trembler.

Souhaitez*la; c'est tout ce que je vous puis dire.

BRIT AN NI CU S

Je ne sais pas du moins épier ses discours.

!) Ces paroles d'un tyran dans une tragédie d'Ennius : Ode vint dura metuant , sont très-convenablement placées dans la bouche de Néron.

Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche 1), Et ne me cache point pour lui fermer la bouche 2).

NÉRON

Je vous entends. Hé bien, gardes !

Jü NI E.

Q,ue faites-vous?

C'est votre frère. Hélas! c'est un amant jaloux. Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie:

Ah! son bonheur peut-il exciter votre envie?

Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,

Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens 3). Ma fuite ar-rêtera vos discordes fatales ;

Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.

Ne lui disputez plus mes vœux infortunés.

Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON

L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.

Dans son appartement, gardes, qu'on la remène! Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

x) C'est une faute de langage, que la poésie même ne peut excuser. Il faut absolument pour le sens et pour la grammaire, je la laisse s'expliquer sur .

2) C'est à cet mot que Néron ne peut plus se contenir, appelle ses gardes, et fait arrêter son rival. Il a pu supporter les reproches qui ne tombaient que sur sa puissance; mais humilié dans son amour, convaincu de ses bassesses, sûr que Junie les a toutes révélées, il n'a plus d'autre recours que la violence et l'oppression, et Britannicus est criminel dès qu'il l'a fait rougir. L. H.

3) En prose on dirait: Souffrez que je me cache à vos yeux comme aux siens ; c'est par une élégance poétique que l'auteur a dit : Je me cache ... et me dérobe.

SCÈNE IX

NÉRON, B U R R H ÎI5L_

BÜRRHUS.

Que vois-je? O ciel!

NERON sans voir Burrhus.

Ainsi leurs feux sont redoublés ; Je reconnais la main qui les a rassemblés.

Agrippine ne s'est présentée à ma vue,

Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,

Que pour faire jouer ce ressort odieux.

(Apercevant Burrhus.)

Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux. Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,

Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

1) L'effet théâtral de cette scène tient au plaisir que ressent toujours le spectateur de voir la puissance injuste, abaissée et confondue par celui qui n'a d'autres armes que l'innocence et la vérité. Ajoutez encore que Britannicus a ici un avantage avec lequel il ne pouvait pas être petit devant Néron , à moins que l'auteur ne l'eût fait exprès. Cet avantage décisif, qui se fait sentir dans toutes ses réponses, c'est qu'il est en présence de Junie et sûr d'en être aimé. Ce n'était donc pas lui dont il était difficile de soutenir le personnage: c'était Néron qui devait garder sa dignité comme empereur, quoique sacrifié comme amant. Le poète a réussi à l'un et à l'autre, et cet art des propositions théâtrales qu'il faut toujours accorder avec les convenances morales, n'est connu que des grands artistes. L.H.

BURRHUS

Quoi! seigneur, sans l'ouïr¹)! Une mère!

NERON

Arrêtez :

J'ignore quel projet, Burrhus, tous méditez 2) ;

Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire Trouve en vous un censeur prêt à me contredire. Répondez-m'en, vous dis-je, ou, sur votre refus,

D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus 3).

1) L'auteur qui pouvait mettre également sans V entendre , a

préféré ouïr qu'il emploie souvent: De Vouïr par ma voix dicter mes volontés (Brit.); et sans plus rien ouïr (Iphig.)\ tu vas ouïr le comble des horreurs (Phèd.). Selon L. iü., le P. Bouliours veut que ce mot se dise particulièrement d'un bruit passager qu'on entend par hasard, comme en passant fai ouï une belle voix ; mais l'usage ne prouve pas cette opinion. Pascal aussi

se sert souvent de ce mot: ce magistrat est dans la place où il

doit rendre la justice , le voilà prêt à ouïr avec une gravité exemplaire. Et dans la phrase toute commune : je T ai ouï-dire. Quoi-

que Corneille ait mis trois fois oyez dans un vers de Polyeucte : Oyez , dit-il ensuite , oyez peuple , oyez tous , oyez n'est plus d'usage et on ne se sert de ce verbe ni au présent, ni à l'imparfait, ni au futur.

2) Néron ne pouvait souffrir aucun obstacle à ses volontés, et il était dangereux de désapprouver sa conduite: ut sceleribus promptus , ita audiendi quæ fecercit insolens erat. Cependant un jour qu'il était irrité contre sa mère, Burrhus osa lui représenter qu'il fallait donner à tout le monde le temps de se défendre, et

surtout aune mère: cuicunque , nedum parenti, defensionem tribuendam esse ; c'est la remontrance qu'il fait ici: Qitoz, seigneur , sans Vouïr ! Une mère! L. R.

3) L. H. nous fait observer que la progression est ici également marquée, et dans l'intrigue, et dans le caractère du tyran. Son frère est arrêté, parce qu'il est aimé de Junie; sa mère est arrêtée en même temps, parce qu'elle favorise leur amour; et son gouverneur est menacé des fers, parce qu'il a dit un mot en leur faveur. L'intrigue se noue comme cela doit

SCÈNE I

AGRIPPINE, BURRHUS

Oui, madame, à loisir tous pourrez vous défendre¹⁾: César lui-même ici consent de vous entendre ²⁾,

Si son ordre au palais tous a fait retenir,

arriver dans un troisième acte, et Néron et la pièce marchent du même pas. — Dans l'intervalle de cet acte au suivant, Burrhus exécute l'ordre qu'il a reçu, et le spectateur attend quelle en sera la suite.

1) Cette suite de discours, dit L. R ., fait connaître que Burrhus, qui a reçu ordre d'arrêter Agrippine, et qui ne la quitte point, depuis que Néron lui a dit, répondez-m'en, a engagé Néron à accorder une audience à sa mère. Il amène Agrippine à cette audience; et faisant l'office de médiateur, il tâche de justifier Néron, en disant que s'il a fait arrêter Agrippine, c'est peut-être à

dessein de l'entretenir. Il répète à Agrippine les conseils qu'il lui a déjà donnés; mais la fière Agrippine ne paraît pas les écouter, et le renvoie avec mépris sitôt qu'elle aperçoit Néron, qui, selon Tacite, ne l'allait voir qu'accompagné, et lui rendait une visite très-courte: post brève osculum discedens. Elle obtient ici une audience secrète.

2) La différence entre consentir à et consentir de est peu sensible, mais comme elle existe et que nous rencontrons un exemple de cette seconde forme peut être moins en usage que la première, nous croyons devoir la donner. Consentir à s'emploie lorsqu'il s'agit d'une action que l'on consent à faire; mais de est préféré, lorsqu'il est seulement question de ne pas défendre, ne pas empêcher.

Br itanni eu s,

C'est peut-être à dessein de vous entretenir.

Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,

Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;

Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras;

Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas.

Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.

Quoiqu'il soit votre iils, et même votre ouvrage,

Il est votre empereur. Tous êtes, comme nous,

Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.

Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,

La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse¹).

C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.

Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui ²).

NÉRON, AGRIPPINE

AGRIPPINE s'asseyant.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place³).

On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.

1) Sitôt qu'on voyait sa disgrâce approcher, statim rdictum Agrippinæ limen ; nemo solari, nemo adiré , dit Tacite. Cette audience secrète que Néron accorde à Agrippine, aurait dû. naturellement se passer, ou dans l'appartement de Néron, ou dans celui d'Agrippine. Elle se passe au lieu de la scène ; mais personne n'y peut entrer, parce que Burrhus reste à la porte avec les gardes. Il faut toujours supposer ce lieu de la scène où se passe toute l'action: ce qui ne choque en rien la vraisemblance. L. R.

2) Cette femme altière, qui n'est propre qu'à tout perdre par sa violence , ne daigne seulement pas lui répondre , mais elle le congédie comme un domestique : Qu'on me laisse avec lui.

3) Ce ton de supériorité est remarquable dans la situation d'Agrippine. Elle ne voit jamais dans Néron que son fils, et

Acte IV, Scène II

J'ignore de quel crime on a pu me noircir;

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir *). Vous réglez; vous savez combien votre naissance* 2) Entre l'empire et vous avait mis de distance.

Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés Etaient même, sans moi, d'inutiles degrés 3).

Quand de Britannicus la mère condamnée 4)

Laissa de Claudius disputer l'hyménée.

Parmi tant de beautés qui briguerent son choix 5), Qui de ses affranchis mendièrent les voix,

Je souhaitai son lit, dans la seule pensée De vous laisser au trône ou je serais placée.

Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.

dans l'empereur que son ouvrage; mais sa hauteur est naturelle, et jamais affectée. Chez elle tout est fier, et rien n'étale la fierté. On se saurait trop faire sentir cette nuance qui sépare le poète dramatique du rhéteur. L. H.

!) On dit peu faire un crime , on préfère généralement commettre. Ce premier verbe semble trop faible pour avoir un semblable régime direct.

2) Elle va lui dire tout ce qu'il sait: et rappeler à un mauvais cœur les sujets de reconnaissance qu'il doit avoir, c'est l'irriter davantage. Néron n'aime pas que sa mère lui fasse un long récit

de ses ingratitudes. Elle va le lui faire; et ce long récit qui l'ennuie, n'ennuie point le spectateur, qui apprend l'histoire du règne de Claudius et toutes les intrigues d'Agrippine.

3) Ces droits étaient inutiles , sans avantage pour le fils de Domitius.

4) Le poète a employé cette périphrase pour le nom de Messaline , afin de toucher en même temps le cœur de Néron par le nom de Britannicus son rival. L'intérêt en devient plus personnel pour lui.

5) Comme le dit Tacite, ambitu femine arserant. Huic Pallas , illi Callistus aderant. Le règne de Claudius, ajoute L. i?., fut celui de ses affranchis : il ne donnait sa confiance qu'à des âmes viles: orto apud libertos certamine , guis deligeret uxorem Claudio .

Son maître, chaque jour caressé dans mes bras¹), Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce 2) L'amour ou je voulais amener sa tendresse.

Mais ce lien du sang- qui nous joignait tous deux³) Ecartait Claudius d'un lit incestueux;

Il n'osait épouser la fille de son frère.

Le sénat fut séduit : une loi moins sévère 4)

Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux⁵). C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous. Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille :

Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille:

2) Le poète suit Tacite pas à pas: *prœvâluerant hæc adjuta Agrippinæ illecebris* , *quœ ad eum per speciem necessitudinis crebro ventitando pellicit patronum.*

2) Pour l'usage des mots nièce et, plus bas, gendre dans le style poétique, voy. notre édition d'Iphigénie, p. 65, 4.)

3) *Necdum celebrare solemnia nuptiarum audebant nullo exemplo deductæ in domum patruī fratris filiæ.* Le mariage d'un oncle avec sa nièce fut très-nouveau pour les Romains: *nova nobis in fratrum filias conjugia* .

4) Tacite rapporte au commencement du XIIe livre des Annales, comment le sénat fut séduit, et rendit la loi qui permettait à l'avenir, à un oncle d'épouser sa nièce. Un seul Romain osa suivre l'exemple de Claudius, et ne le suivit que pour faire sa cour à Agrippine. L. R.

5) Quel vers ! s'écrie L. R. *Ubi matrimonii certa fuit , struere majora . . . versa ex eo civitas, et cuncta f' émincé obediebant.* Ceux qui savent l'imbécille complaisance de Claude pour Agrippine sentent toute la beauté de ce vers, et pourquoi Agrippine dit: Mit Claude dans mon lit, au lieu de dire qu'elle eut l'honneur d'entrer dans son lit. Nous avons déjà expliqué l'usage de ce mot lit pour mariage, par celui du latin *thalamus*. Virgile dit (*Én . IV, 550*) : *vit a experts thcdami* , pour une vie célibataire. Voy. nos éditions de Phèdre, p. 74, 1), et d 'Iphigénie p. 97, 1). — Aussi L. H. relève l'étendue de la pensée, et la concision dans les mots de ce vers: la force de style, l'élégance et le nombre en sont également admirables.

Acte IV, Scène II

Silanus, qui Y aimait, s'en vit abandonné,

Et marqua de son sang- ce jour infortuné 1).

Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre ? De ce même Pallas j'implorai le secours ;

Claude vous adopta, vaincu par ses discours 2),

Vous appela Néron, et du pouvoir suprême Youlut, avant le temps, vous faire part lui-même.

C'est alors que chacun, rappelant le passé,

Découvrit mon dessein déjà trop avancé;

Que de Britannicus la disgrâce future Des amis de son père excita le murmure.

Mes promesses aux uns éblouirent les vœux:

L'exil me délivra des plus séditieux;

Claude même, lassé de ma plainte éternelle,

Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,

Engagé dès longtemps à suivre son destin,

Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.

Je fis plus; je choisis moi-même dans ma suite Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite ;

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix³), Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix ;

Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée: J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,

Qui depuis Rome alors estimait leurs vertus ⁴).

De Claude en même temps épuisant les richesses,

Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.

1 j Selon Tacite, die nuptiarum Silanus sibi mortem conscivit .

2) His evictus , raconte Tacite , biennio majorem natu Domitium filio antepontit.

3) La place de l'adjectif n'étant ordinairement déterminée par aucune règle, mais seulement par l'usage, nous devons faire remarquer qu'on ne dit point un contraire choix. La rime a sans doute rendu cette inversion nécessaire.

4) Depuis qu'ils s'opposent à ce qu'elle gouverne, elle s' imagine qu'ils ont perdu toute leur ancienne réputation. L . R .

Les spectacles, les dons, invincibles appâts,

Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats, Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première, Favorisaient en vous Germanicus mon père¹). Cependant Claudius penchait vers son déclin.

Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin;

Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,

Il laissa pour son fils échapper quelque plainte 2),

Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.

Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis³). Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;

De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :

Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,

De son fils, en mourant 4), lui cachèrent les pleurs. Il mourut.
Mille bruits en courent à ma honte 5).

J) Il fallait que la mémoire de Germanicus fût bien chère aux Romains, à qui Caligula devait avoir appris qu'un héros peut avoir pour fils un monstre. L. R.

2) Agrippine le garda dans ses derniers moments, ne ad motus supremis Claudius ad amorem fdii rediret.

3) Autre exemple de ce choix d'expressions qui, suivant L. H., étonnent par leur force et leur précision, au point de se faire remarquer même dans la perfection de ce grand morceau, qui dans son genre est unique au théâtre.

4) En mourant pour lorsqu'il était mourant est une construction irrégulière; car, par le sens, il se rapporte à Claude , et par la construction à mes soins cachèrent. Mais ce n'est ici, de la part du poète, ni une ignorance ni une faiblesse: c'est la grammaire sacrifiée au style dans une occasion où, comme il n'y a pas lieu à la moindre équivoque, la précision et la rapidité font pardonner l'inexactitude grammaticale.

5) Elle pourrait dire à notre honte, puisque, suivant Suétone, Néron commença à être parricide et meurtrier par Claudius: car s'il ne fut pas l'auteur de sa mort, il en fut du moins complice : Parricidia et cœdes a Claudio exor sus est : cujus necis etsi non auctor , at conscius fuit (Nero , c. 33). Suivant Tacite, Agrippine le consulta de genere veneni.

Acte IV, Scène II

J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompt¹);

Et tandis que Burrhus allait secrètement De Farinée en vos mains exiger le serment ² 3),

Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,

Dans Rome les autels fumaient de sacrifices;

Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité Du prince déjà mort demandait la santé.

Enfin, des légions l'entière obéissance Ayant de votre empire affermi la puissance[^]),

On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,

Apprit en même temps votre règne et sa mort.

C'est le sincère ayeu que je voulais vous faire:

Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire :

Du fruit de tant de soins à peine jouissant En avez-vous six
mois paru reconnaissant 4),

Que lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,

1) Mors ejus célata est , dit Suétone (Claudius , c. 45), donec
circa successorem omnia ordinarentur. Itaque et quasi pro cegro
adhuc vota sucepta sunt , et inducti per simulationem comoedi ,
qui vélut desiderantem oiblectarent .

2) Suivant Tacite, comitante Burrho Nero egraditur ad cohortem ,
illatusque castris imperator consalutatur : sententiam mi litum
secuta patrum consulta. Yoyez encore Suétone, Nero , c. 8.

3) Racine a séparé les deux participes: s'il eût mis ayant affermi ,
le vers manquerait d'élégance; car ce participe ayant est peu
agréable en poésie. C'est, selon L . i?., la seule fois qu'il se trouve
dans Racine, et encore dans un morceau naturellement susceptible
des formes du récit, et dont la diction doit être plus sévère
que gracieuse. Selon le même commentateur, Boileau n'a pas mis
en vers le mot ayant; mais il se trouve beaucoup trop souvent
dans ceux de Voltaire. La poésie le repousse, parce qu'en se joignant
toujours à un autre participe, il rend la phrase lâche et traînante.

4) Voilà un autre exemple de ces constructions hardies, qui ne
sont pas à imiter : à peine se doit rapporter à reconnaissant ,
mais il est placé de manière qu'il peut également se rapporter à
jouissant.

Vous avez affecté de ne me plus connaître.

J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons, De l'infidélité
vous tracer des leçons,

Ravis d'être vaincus dans leur propre science.

J'ai vu favorisés¹⁾ de votre confiance Othon, Sénécion, jeunes voluptueux ²⁾,

Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;

Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,

Je vous ai demandé raison de tant d'injures (Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu), Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu. Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;

Ils se flattent tous deux du choix de votre mère : Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,

Devient en une nuit l'objet de votre amour ³⁾ ;

Je vois de votre cœur Octavie effacée,

Prête à sortir du lit où je l'avais placée;

Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;

Tous attendez enfin jusqu'à ma liberté;

1) Quoiqu'il y ait favoriser dans la première édition, et que cette faute, qui est apparemment une faute d'impression, se soit perpétuée dans les éditions suivantes, on doit lire favorisés .

2) Burrhus et Sénèque consentaient à de pareilles liaisons, dans l'espérance que l'amour des voluptés adoucissait la férocité de Néron. L. R.

3) En une nuit forme un redoublement de syllabes nasales, qu'il était facile d'éviter en mettant dans une nuit . Mais une faute beaucoup plus considérable, et la seule de cette scène si su-

périeurement écrite, c'est enlevée à la cour , expression im-
propre, et même employée à contre-sens. Enlevée à la cour signi-
fie éloignée par force de la cour, et l'auteur veut dire enlevée de
chez elle et transportée à la cour . L. H. ne doute pas que Racine
ne se soit autorisé de cette phrase reçue, enlevé aux deux, aux
nues; mais cette manière de parler n'est admise que lorsqu' enle-
ver signifie emporter, lancer en haut, et alors aux deux équivalait à
ces mots dans les deux, qui s'allient très-bien avec enlever . Mais
enlever dans la cour serait un terme impropre.

Acte IV, Scène II

Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies ;

Et lorsque, convaincu de tant de perfidies.

Vous deviez ne me voir que pour les expier,

C'est vous qui m'ordonnez de me justifier!

NERON

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire; Et, sans
vous fatiguer du soin de le redire¹),

Votre honte, madame, avec tranquillité Pouvait se reposer sur
ma fidélité'. .A Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues Ont
fait croire à tous ceux qui les ont entendues Que jadis, j'ose ici
vous le dire entre nous,

Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous. „Tant
d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences, Sont-ce de ses

bienfaits de faibles récompenses?

Quel crime a donc commis ce fils tant condamné? Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?

N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ?“

Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,

Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander²); Mais , Rome veut un maître, et non une maîtresse.

1) Quelle expression ironique, aussi bien que la suivante, votre bonté , madame! Agrippine l'a accusé de crimes véritables, en lui reprochant l'enlèvement de Junie et la disgrâce d'Octavie, qui est, lui a-t-elle dit, prête à sortir du lit où je l'avais placée. Néron a dit à Narcisse, dans le second acte, qu'il redoute Agrippine quand elle atteste devant lui les saints droits d'un nœud qu'elle a formé . Il a avoué l'impression que faisaient sur lui les discours de sa mère: Mon génie étonné tremble devant le sien. Néron, dans cet acte, n'est plus le même; Narcisse l'a changé. Loin que son génie tremble , il ne jette point à se justifier, et ne lui répond qu'avec une raillerie amère, Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu. L. R.

2) Ces termes correspondent admirablement au mépris qu'un tel fils veut témoigner à une telle mère.

Tous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse;

Le sénat chaque jour et le peuple, irrités De s'ouïr¹) par ma voix dicter vos volontés, Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance M'avait enco^r laissé sa simple obéissance 2).

Tous avez vu cent fois nos soldats en courroux Porter en murmurant leurs aigles devant vous: Honteux de rabaisser par cet indigne usage Les héros dont encore elles portent l'image³).

Toute autre se serait rendue à leurs discours ;

Mais, si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours. Avec Britannicus contre moi réunie,

Vous le fortifiez du parti de Junie;

Et la main de Pallas trame tous ces complots.

Et lorsque malgré moi j'assure mon repos,

On vous voit de colère et de haine animée;

Vous voulez présenter mon rival à l'armée;

Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

A) Quant à ce verbe *ouïr* voyez ce que nous venons de dire ci-devant, p. 94.

2) Néron, qui avait tant d'obligations à l'empereur Claudius, n'en parlait qu'avec mépris, dit Suétone, *modo stultitice , modo scævitiæ arguens*. Et en vérité, on doit lire la vie de ce monstre aussi cruel qu'imbécille écrite par Suétone, pour voir à quel degré il méritait le plus profond mépris de tout homme sensé. Et sans ce mépris, Sénèque n'aurait pas osé composer sa satire sur la mort de Claudius, c'est-à-dire, de celui qui avait adopté son élève.

3) Les soldats romains attachaient à leurs enseignes les images de leurs empereurs. Ces enseignes étaient sacrées, et ces empereurs avaient été mis au nombre des dieux. Suétone dit d'un roi des Parthes: *aquilas et signa romana , Cæsarumque imagines*

adoravit. Dans la colonne Trajane, on voit ces images attachées aux enseignes, et nous savons par les historiens qu'elles rendaient les enseignes si pesantes, que pour en porter une, il fallait être très-robuste.

Acte IV, Scène II

AGRIP PIN E.

Moi, le faire empereur? Ingrat! 1'avez-vous cru?

Quel serait mon dessein? qu'aurais-je pu prétendre?

Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre ?
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,

Si mes accusateurs observent tous mes pas,

Si de leur empereur ils poursuivent la mère,

Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?

Ils me reprocheraient, non des cris impuissants *),

Des desseins étouffés aussitôt que naissants,

Mais des crimes pour vous commis à votre vue,

Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.

Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;

Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours * 2).

Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses N'ont arraché de vous que de feintes caresses.

Rien ne) vous a pu vaincre; et votre dureté Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.

!) Suivant Tacite, qui non verba impatentia caritatis , ali quando incauta , sed ea crimina objiciant , quibus nisi a filio mater absolvi non posset.

2) Néron a parfaitement bien répondu. Ses reproches et ses raisons sont péremptoires dans tout ce qui regarde les prétentions outrées d'Agrippine et son insatiable soif de domination: aussi ne réplique-t-elle pas un seul mot sur cet article; mais dès que Néron parle du projet de le détrôner, elle ressaisit habilement ses avantages, et n'a pas de peine a prouver qu'elle ne peut pas sérieusement vouloir couronner Britannicus. Elle profite de ce moment pour prendre sa revanche des récriminations amères et trop fondées qu'il lui a fallu supporter en silence. Elle accable Néron du reproche d'ingratitude; mais sentant bien en même temps qu'elle l'offense d'autant plus qu'elle a réellement plus de droits sur lui, elle se hâte de tempérer l'aigreur de ses discours par une effusion d'amour maternel, qui semble n'être qu'un mouvement de la nature, mais qui, dans une femme de son caractère, n'est en effet qu'une arme de plus contre son fils, et un moyen de domination et de séduction. L . H .

Que je suis malheureuse! et par quelle infortune Faut-il que tous mes soins me rendent importune!

Je n'ai qu'un fils. O ciel! qui m'entends aujourd'hui 1),

T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?

Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue;

J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue Des malheurs qui dès lors me furent annoncés;

J'ai fait ce que j'ai pu; vous régnez, c'est assez.

Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,

Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,

Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté²).

NÉRON

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?
AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace³);

1) La ruse d'une femme telle qu' Agrippine sait si bien se prêter à toutes les situations, qu'elle pleure, gémit et s'adresse au ciel!

2) Ce sont les dernières paroles d'Agrippine dont l'intention visible est d'attaquer Néron par la crainte, toujours si puissante sur l'âme d'un tyran. Elle ne se fie nullement aux droits de la nature, quoiqu'elle ait eu l'air de les invoquer, et la dernière idée qu'elle présente à Néron, c'est que, s'il était capable d'attenter aux jours de sa mère, un si grand crime serait pour lui-même un grand danger. Et voilà où en sont réduits ceux qui ont concouru à élever une puissance injuste: ils se menacent sans cesse les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils périssent les uns par les autres. C'est la sentence des méchants, et l'ordre de la providence. L. H.

3) Néron n'a dit qu'un mot, mais par ce mot il a paru se rendre. Agrippine, qui pleurait tout à l'heure, commande aussitôt, et, du ton le plus absolu, dicte, sans hésiter, ses ordres et ses vengeance. Elle ordonne tout, et n'oublie rien. On ne saurait mieux peindre la force du caractère et de l'habitude. (Z. H.). Son ambition, qui l'aveugle, l'empêche de s'apercevoir

Acte IV, Scène II

Que de Britannicus on calme le courroux ;

Que Junie à son choix puisse prendre un epoux;

Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;

Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;

Apercevant Burrhus dans le fond du th éâtre.

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter¹),

A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NERON

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance²)

que quand Néron lui accorde tout ce qu'elle demande il est impossible qu'il parlé sincèrement.

1) Ce n'est ici, selon L. H. , qu'un trait de l'humeur soupçonneuse d'Agrippine, et de son aversion pour Burrhus. Il peut sans-avoir l'air d 'écouter aux portes , se présenter à l'extrémité de la

salle où se passe la scène; il est d'après les règles de la perspective théâtrale trop éloigné pour entendre ce qui se dit; il ne paraît même pas avoir entendu ces mots qu'Agrippine lance contre lui, comme on est tenté de le supposer par le calme et la pure joie qu'il montre dans les premiers mots de la scène suivante. Mais il peut s'être aperçu que l'entretien est fini, parce que Néron toujours assis s'est levé brusquement, en prononçant à haute voix: Eh bien donc ! prononcez , etc., et qu' Agrippine se lève de même en voyant Burrhus dont la présence lui suggère ces mots.

2) On verra tout à l'heure que Néron, en écoutant Agrippine, a déjà pris le parti de se défaire de Britannicus: son plan est déjà tout formé, et la dissimulation y entre nécessairement, pour éloigner à la fois, et les précautions contre le poison, et les soupçons contre lui. C'est pour cela qu'il prodigue ces caresses trompeuses , dont l'artifice lui était familier, et que Bacine a rappelées dans sa préface , en citant les paroles de Tacite : factus naturâ vélare odium fallacibus blanditiis . Ce caractère différerait de celui de Tibère, en ce que la dissimulation de celui-ci était habituelle et sombre: il se commandait sans cesse, et voulait toujours intimider. Néron, d'ordinaire emporté par ses passions, ne feignait que par timidité: sa dissimulation était flatteuse et caressante. Chez Tibère c'était un principe de gou-

Britannicus,

Désormais dans les cœurs grave votre puissance;

Et je bénis déjà cette heureuse froideur,

Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.

Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie;

Avec Britannicus je me réconcilie ;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère L).

NÉRON, BURRHUS

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements * 2)

Yont offrir à mes yeux de spectacles charmants !

Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,

Si de son amitié j'ai voulu vous distraire 3),

Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

vernement autant qu'une habitude naturelle: chez Néron, c'était une cruauté lâche; il caressait sa victime quand il croyait avoir besoin de la tromper. L. H.

1) Burrhus n'est donc plus obligé de la garder et d'en répondre, ce que Néron lui avait ordonné dans la dernière scène du troisième acte.

2) La fin de la scène précédente donne lieu à la magnifique scène qui va suivre, et à laquelle on ne devait pas s'attendre, Néron ayant menacé Burrhus de le faire arrêter: mais Néron vient d'être convaincu qu'Agrippine est son ennemie. Sans ce mot

d'Agrippine, Néron n'eût pas confié son secret à Burrhus qu'il regardait comme un censeur prêt à le contredire . Aussi va-t-il lui dire: Mais son inimitié vous rend ma confiance . Quel art d'amener les scènes! L. R .

3) Le sentiment de Vamitié est bien faible pour représenter le cœur d'une mère, même celui d'Agrippine; mais Burrhus pouvait-il dire son amour sans faire une image exagérée et dans

Acte IV, Scène III

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous, Burrhus ; je vous ai crus tous deux d'intelligence : Mais son inimitié vous rend ma confiance.

Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher; J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer* 1).

Quoi, seigneur !

BURRHUS

NÉRON

C'en est trop : il faut que sa ruine 2) Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.

Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.

Elle m'a fatigué de ce nom ennemi3):

Et je ne prétends pas que sa coupable audace Une seconde fois lui promette ma place.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus 4) ?

NERON

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus 5).

sa bouche, et aux oreilles des spectateurs qui savent déjà, que l'amour maternel tient peu de place dans ce cœur dévoré par l'ambition, et l'amour de la domination suprême.

1; Il fait cette affreuse confidence à Burrhus, parce qu'il s' imagine qu'elle lui sera agréable . L. R.

2) La ruine d'un homme est le résultat de la perte de sa position, de sa fortune , mais non de sa mort si clairement annoncée dans les vers suivants. Nous eussions préféré sa perte .

3) Voilà ce qu'une femme a gagné par ses menaces continues: *urgentibus Agrippinæ minis, occulta moilitur , parari venenum .*

4) Burrhus ne paraît plus pour le moment ni surpris ni indigné, parce qu'il veut savoir si le projet de Néron est médité et préparé; c'est pourquoi il répond si tranquillement.

5) Burrhus, certain qu'il n'a plus qu'un moment pour pouvoir arrêter le coup, va employer ce moment. L. R.

Britanni eus,

B DRRHUS.

Et qui de ce dessein tous inspire l'envie1)?

NÉRON

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie 2).

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein 3).

NÉRON

Burrhus !

B ÜRRHUS.

De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?

*) On ne peut dire, selon L. H '., V envie d'un dessein: ce terme est absolument impropre; l'envie est ici un mot inutile puisque l'on dit très bien inspirer un dessein.

2) Ici un scélérat confie à un honnête homme le projet d'un grand crime, quoique ces sortes de confidences ne se fassent qu'à des complices, et que Néron ne compte pas se servir de Burrhus; mais néanmoins c'est un trait profond de vérité. Néron dit L . £T., est si naturellement pervers, que l'idée d'empoisonner son frère lui paraît une chose toute simple, et qu'il est persuadé que Burrhus n'en doit pas être plus effrayé que lui-même. Il ne comprend rien à l'étonnement et à l'horreur que Burrhus fait paraître: il y croit sa gloire intéressée, quoique ce ne soit que la jalousie du trône, jointe à celle de l'amour, qui précipite le crime. Ce qui fait que la politique des méchants les trompe si souvent, c'est qu'ils ne savent qu'opposer le mal au mal, et que rien n'est durable que ce qui est fondé sur la morale et la raison : sans morale et sans raison il n'y a point d'ordre social.

3) Ce non est si hardi devant un prince qui ne voulait jamais être contredit, que Néron ne fait que répondre dans son étonne-

ment, Burrhus! Et Burrhus qui a osé commencer, ose poursuivre. (L. R.). Nous devons ajouter qu'ici sein est pris dans le sens de cœur. On dira bien, par une figure moins hardie: déposer ses secrets dans le sein d'un ami; et dans *Athalie* , p. 34 de n. éd. : Dieu veut qu'on espère en son sein paternel.

Acte IV, Scène III

Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?

Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?

Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?

Que dira-t-on de vous? quelle est votre pensée?

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée¹),

J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour²)?

Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,

Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS

Eh! ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?

C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître ³).

Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être⁴);

*) En prose il faudrait dire enchaîné par. L'exemple de tous les bons poètes a prouvé que le de ablatif a plus de grâce en poésie que le par, toutes les fois qu'il n'est pas contraire à la syntaxe et au génie de la langue. L. H.

2) Les bons princes n'appellent point cet amour un je ne sais quel amour , parce que, comme le hasard ne le leur donne pas, il ne le leur ôte pas. Le peuple n'est jamais inconstant pour eux. La faveur du peuple, Y aura popularis des Romains, dont on connaît toute l'inconstance dans l'histoire, est bien différente du vrai amour d'une nation gouvernée par un prince qui l'a mérité par ses vertus.

3) Il n'est plus le maître, et il n'a plus à choisir, puisqu'il a été capable de ne répondre à sa mère qu'avec ironie, mépris et perfidie, et de lui tout promettre, dans l'intention (Y embrasser son rival pour V étouffer ; mais on ne peut espérer de rappeler celui qui renonce à la vertu, qu'en lui montrant le portrait de la vertu. L. R.

4) Il ne l'a jamais été, et Burrhus le sait bien. Il a voulu prendre le masque de la vertu : Burrhus veut lui persuader que, sous ce masque même qui le gênait, il a été plus heureux qu'il ne le sera quand il s'en sera délivré. C'est dans cette même

Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus,

Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.

Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,

Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime 1), Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,

Et laver dans le sang vos bras ensanglantés. Britannicus mourant excitera le zèle 2 3)

De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle. ^

Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,

Qui, même après leur mort, auront des successeurs; Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.

Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre), Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,

Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.,

Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience

intention que Sénèque lui adressa son traité sur la Clémence , en lui disant: Je vais faire, César, l'office d'un miroir, et vous présenter à vous-même: Scribere de Clementia , Nero Cæsar, instituai, ut quodammodo speculi vice fungerer, et te tibi ostenderem . Quelle image de la clémence! C'est ainsi cependant qu'il faut lui parler pour flatter son amour-propre; et Burrhus, sans dire à Néron qu'il va faire l'office d'un miroir, n'emploie d'autre moyen dans ce discours, pour le ramener, que celui de le présenter à lui-même. L. R .

*) Ce passage est imité de Sénèque: Hoc enim inter cetera vel pessimum habet crudelitas, quod perseverandum est nec ad meliora patet regressus : scelera enim sceleribus tuenda sunt.

2) Sénèque lui fait cette peinture d'un règne cruel: Crudele regnum, turbidum tenebrisque obsitum inter trementes ... frequens vindicta: paucorum odium reprimit, omnium irritât: parentes

enim liberique eorum qui interfecti sunt, et propinqui et amici in locum singulorum succedunt (De clem. I, VIII.)

3) Le tyran, dit Sénèque , sæpe mortem timet , sæpius optât ÿ invisior sibi quam servientibus. Ce vers nous rappelle encore le timet timentes de Sénèque dans son Hercule furieux , pensée terrible qui se trouve souvent chez les auteurs tragiques, et que Corneille a rendu: Auteur des maux de tous, à tous il est en butte.

Acte IV, Scène III

Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence¹)? Songez-vous au bonheur qui les a signales?

Dans quel repos, ô ciel ! les avez-vous coulés !

Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:

„ Partout en ce moment on me bénit, on m’aime ²) ;

On ne voit point le peuple à mon nom s’alarmer;

Le ciel dans tous leurs pleurs ne m’entend point nommer,
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;

Je vois voler partout les cœurs à mon passage !“

Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux?

Le sang le plus abject vous était précieux³):

Un jour, il m’en souvient, le sénat équitable Vous pressait de souscrire à la mort d’un coupable;

Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;

Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;

Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,

„Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire 4).“

Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur Ma mort m'épargnera la vue et la douleur;

On ne me verra point survivre à votre gloire.

Si vous allez commettre une action si noire,

(Se jetant aux pieds de Néron.)

*) Sénèque veut lui faire accroire qu'il est le seul prince qui ait encore souhaité les rares louanges de l'innocence: *Rarissimam laudem , et nulli adhuc principum concessam , concupisti in nocentiam . . . ingens tibi onus imposuisti .*

2) C'est le même discours que lui fait tenir Sénèque: *Possum in quolibet parte urbis solus incedere , sine timoré , quamvis nullus sequatur cornes , nullus ad latus gladius . . . Quid pulchrius est , quam vivere optantibus cunctis , et vota non sub custode nuncupantibus ;* et cette peinture d'un bon roi fait une impression d'autant plus vive, qu'elle est présentée à un prince tel que Néron.

3) Ce vers rend le latin *parsimonia etiam vilissimi sanguinis*.

4) Suétone nous rapporte que Néron s'écria lorsqu'on lui demanda la souscription d'un arrêt de mort: *Quam vellem ne scire literas!* Et lorsque le sénat lui présenta ses hommages, il répondit: *Quum meruero*. Voy. *Nero* , c. 10.

Me voilà prêt, seigneur: avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée....

Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur¹); Je vois
que sa vertu frémit de leur fureur ²).

Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides Qui vous
osent donner ces conseils parricides;

Appelez votre frère, oubliez dans ses bras

NÉRON

Ah! que demandez-vous!

Non, il ne vous hait pas, Seigneur; on le trahit; je sais son
innocence;

Je vous réponds pour lui de son obéissance.

J'y cours. Je vais presser un entretien si doux³).

NÉRON

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

1) Ce discours qu'on a toujours loué comme un modèle d'éloquence de la morale, produit un des effets les plus heureux de l'éloquence dramatique, celui de mêler l'attendrissement à l'admiration, d'émouvoir et d'élever l'âme tout à la fois.

2) Il sait que ce n'est pas la vertu , et que son caractère est la férocité; mais il veut lui persuader que ce n'est pas lui qui a conçu cette pensée, et qu'elle lui a été inspirée par des perfides. L. R.

3) Il y doit courir, son zèle doit l'emporter chez Britannicus : cependant il laisse un moment Néron seul, et tout est perdu. L. R.

NÉRON, NARCISSE

NARCISSE 2)

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste: Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste³)

') L. H. dit qu'ici la marche de l'auteur est hardie et hasardeuse, mais qu'elle était nécessitée par son plan. Quoique la scène de Burrhus soit d'un grand effet, cet effet serait sans comparaison plus grand, si elle suivait celle de Narcisse au lieu de la précéder, et rien ne serait plus théâtral que ce quatrième acte si la victoire de Burrhus était la dernière impression qu'en remportât le spectateur. Mais le plan, d'après le sujet, ne permettait pas cette disposition, toute heureuse qu'elle paraît d'abord, et qu'elle est en effet, considérée en elle même. La catastrophe devait être funeste, et le spectateur aurait eu à revenir de trop loin si, après s'être pleinement livré au triomphe de la vertu terminant le quatrième acte, il eût vu celui du crime au cinquième. Cette révolution désagréable, n'étant plus préparée, eût été trop difficile à supporter, et eût fait entièrement tomber le dernier acte.

2) Il ne faut pas s'imaginer voir entrer Narcisse d'un côté du théâtre, dans le même moment que Burrhus sort de l'autre. Né-

ron, qui, pendant l'entretien avec sa mère, avait été assis, et s'était levé en finissant, a été debout tandis que Burrhus lui a parlé: lorsqu'il s'est senti trouble, il est tombé dans son fauteuil. Burrhus sort en disant qu'il va chez Britannicus; Néron reste plongé dans la rêverie, et Narcisse entre. L. R.

3) L'épithète juste, qui entre parfaitement dans le caractère de Narcisse, n'est point cherchée pour rimer à Locuste, personnage historique, dont Tacite dit: *Locusta inter instrumenta regni habita* et Suétone raconte dans son *Nero*, c. 33: *Britannicum Nero veheno aggressus est. Quod acceptum a quadam Locusta, venenariorum inclita, quum opinione tardius cederet, . . . arcesitam mulierem sua manu verberavit, arguens, pro veneno remedium dedisse.* Cette empoisonneuse de profession était au nombre de

B rit an nie u s.

A redoublé pour moi ses soins officieux:

Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;

Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,

Que le nouveau poison que sa main me confie.

NERON

Narcisse, c'est assez; je reconnais ce soin,

Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE

Quoi! pour Britannicus votre haïe affaiblie Me défend

NERON

Oui, Narcisse; on nous réconcilie.

NARCISSE

Je me garderai bien de vous en détourner¹⁾,

Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner:

Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle 2).

Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :

Il saura que ma main lui devait présenter Un poison que votre ordre avait fait apprêter.

agents secrets et des familiers de Néron. Elle était logée dans son palais et comblée de ses présents : il la faisait travailler devant lui, et il voulut qu'elle fît des élèves dans son art, toujours précieux pour les scélérats. L'histoire ne parle pas de sa punition; mais l'existence de cette femme, son école et son impunité suffiraient pour donner une idée de ces temps abominables.

*) Il reconnaît donc que c'est un crime: il a cependant appelé cette mort une mort si juste. Quand il voit son maître changé , il change de langage ; et en l'assurant qu'il ne veut pas le détourner d'un crime, il va l'y engager. Il commence par inspirer à Néron des craintes, et il l'irrite ensuite contre Agrippine, Burrhus et Sénèque, sans paraître en avoir le dessein. L. R.

2) Cette offense sera longtemps nouvelle , est une forme très-ingénieuse pour dire que le ressentiment de cette offense aura longtemps la même force qu'au moment où elle a été reçue.

Acte IV, Scène IV

Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!

Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NERON

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

NARCISSE

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?

Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?—^

NÉRON

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,

Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis:

Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON

Quoi donc? qu'a-t-elle dit? et que voulez-vous dire¹)?

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement ²).

NÉRON

De quoi?

N ARCIS S E

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;

Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,

On verrait succéder un silence modeste ;

*) Pourquoi le poète n'a-t-il pas mis: et que veux-tu me dire? Jamais Néron n'a dit vous à Narcisse. Néron est si troublé de ce qu'il vient d'entendre, qu'il ne sait à qui il répond (Z. i?). ; et ce trouble est occasionné par la seule pensée qu'on peut croire qu'il est de nouveau l'esclave de la volonté de sa mère; et qu'elle s'est vantée par avance de ce nouveau triomphe.

2) Minis ejus ac violentia territus perdere statuit , dit Suétone dans le trente quatrième chapitre de sa Vie de Néron , où il raconte de quelle manière affreuse ce fils fit périr sa mère après l'avoir tenté trois fois par le poison , et qu'il la trouvait anti dotis proemunitam.

us

Que vous-même à la paix souscriviez le premier:

Heureux que sa bonté daignât tout oublier!

NÉRON

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?

Je n'ai que trop de pente à punir son audace1);

Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret Serait bientôt suivi
d'un éternel regret.

Mais de tout l'univers quel sera le langage?

Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,

Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,

Me laisse pour tout nom celui d'empoisonneur?

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides²).

NARCISSE

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?

Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours³)?

Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?

De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire,

!) Pente , penchant, endroit d'une montagne, d'un lieu élevé
qui va en descendant, et au figuré, inclination : la pente naturelle
au vice est rapide .

2) Qu'importe à Néron que sa mère et son frère périssent par
sa main! Tout ce qui l'occupe, c'est l'effet que produirait un si
grand crime, sur ses peuples et sur tout l'univers. Parricide qui
d'après son étymologie ne devrait signifier que l'assassin de son
père ou de sa mère , désigne également celui celui qui tue son
frère ou sa sœur ou ses enfants; quoique nous ayons fraticide ,
infanticide , qui lui sont toujours préférés comme plus
déterminatifs.

3) Prétendre que , pour penser que , peut régir le futur ou le conditionnel: je prétends qu'il viendra ce soir . Mais comme, dans cette phrase, avez-vous prétendu qu'ils se tairaient , prétendre n'a pas précisément cette signification, et peut présenter le sens de vouloir , d'exiger, de se flatter, qui régiraient l'imparfait du subjonctif, le conditionnel ne fait pas ici un bon effet. Cette petite imperfection n'aurait pas lieu s'il y avait: Avez-vous espéré . L. H.

Acte IV, Scène IV

Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?

Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus:

Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus :

Tant de précaution affaiblit votre règne :

Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.

Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés ;

Ils adorent la main qui les tient enchaînés.

Vous les verrez toujours ardents à vous complaire:

Leur prompt servitude a fatigué Tibère
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,

Que je reçus de Claude avec la liberté.

J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,

Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.

D'un empoisonnement vous craignez la noirceur!

Faites périr le frère, abandonnez la sœur;

Rome, sur les autels prodiguant les victimes 2),

Fussenfils innocents, leur trouvera des crimes :

Vous verrez mettre au rang des jours infortunés Ceux ou jadis
la sœur et le frère sont nés.

NERON

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.

x) Remarquez ce choix des mots: une servitude qui fatigue celui qui l'impose. C'est, selon L. R ., une allusion à ce mot de Tibère: o homines ad servitutem paratos. On vit, sous Tibère et les empereurs suivants, les Romains, comme le dit Tacite, ruere in servitium , se précipiter dans la servitude. Qui eut cru que ce peuple, si longtemps jaloux de sa liberté, et qui traitait les rois avec tant de mépris, étant gouverné par des monstres, donnerait l'exemple de la plus honteuse servitude, et prodiguerait à ces monstres même ce titre si beau, et si rarement mérité, de père de la patrie ! On pourrait se demander, lequel paraît plus misérable, le peuple qui tombe dans un si grand avilissement, ou le prince qui abuse si affreusement de ce peuple avili ?

2) Tout ce que dit Narcisse est puisé dans l'histoire de ce temps dont Tacite et Suétone nous donnent une peinture aussi détaillée qu'épouvantable.

J'ai promis à Burrilius, il a fallu me rendre1).

Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

N ARC IS SE

Burrlus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit:

Son adroite vertu ménage son crédit;

Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.

Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée:

Tous seriez libre alors, seigneur, et, devant vous,

Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.

Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire? „Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire; 11 ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit:

Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.

Pour toute ambition, pour vertu singulière,

Il excelle à conduire un char dans la carrière 2),

!) C'est la dernière voix de ses remords, dit L. R., que Narcisse va étouffer. Il lui a d'abord fait entendre qu'il s'agissait de la sûreté de sa vie: il a intéressé son amour pour Junie, sa haine pour Agrippine, sa passion pour la tyrannie ; enfin pour l'irriter contre ses gouverneurs, il le prend par l'endroit le plus sensible, en ré-

veillant la folle ambition qu'il avait de briller sur le théâtre. Elle était si grande, que sa jalousie contre Britannicus venait en partie, suivant Suétone, de ce que la voix de Britannicus était plus belle que la sienne (iVero, c. 33) : Britannicum non minus æmulatione vocis , quæ illi jucundior suppe tebat , quam metu , ne quandoque apud hōminum gratiam paterna memoria prævåleret , veneno aggressus est.

2) C'est ce que Suétone raconte de lui dans les chapitres 20 — 26 de la Vie de Néron : Mox et ipse aurigare , atque etiam spectari sæpius voluit . . . universorum se oculis in Circo maximo præbuit . . . rogatus (in Achaja) ut cantar et super cœnam , exceptusque effusius , solos scire audire Græcos , solosque se et studiis suis dignos ait . . . aurigavit quoque plurifariam , Olympiis vero etiam

Acte IV, Scène IV

A disputer des pris indignes de ses mains,

A se donner lui-même en spectacle aux Romains¹),

A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,

A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;

Tandis que des soldats, de moments en moments,

Vont arracher pour lui les applaudissements. “

Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

Viens, Narcisse: allons voir ce que nous devons faire²).

BRITANNICUS, JUNIE

Oui, madame, Néron (qui l'aurait pu penser?)

Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.

decemjugem ... A son retour de la Grèce il entra dans Rome en triomphateur præeunte pompa cum titulis , ubi , et quos , quocantionum quove fabularum argumento vicisset . . . non dubitavit etiam privatis spectaculis operam inter scenicos dare . . . tragœdias quoque cantavit personatus , etc . etc.

1) L . H. rapporte dans les Mémoires sur la vie de Racine, que ces vers firent une grande impression sur Louis XIV, qui dans sa jeunesse dansait quelquefois en public.

2) Si la scène précédente est le chef-d'œuvre de l'éloquence d'un homme vertueux, dit L . d. J5., celle-ci est le chef-d'œuvre de la fourberie d'un scélérat. — Néron sort pour aller délibérer : s'il sortait déterminé, l'action serait finie. Le spectateur prévoit quelle sera la décision d'un conseil tenu avec Narcisse; cependant il reste dans l'incertitude jusqu'à la quatrième scène de l'acte suivant. La délibération de Néron, et les apprêts du festin se passent pendant l'intervalle de cet acte au suivant.

3) Néron a dit à Burrhus, Dans mon appartement qu'il m'ai -

Br i tannicu s,

Il y fait de sa cour inviter la jeunesse;

Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse Confirment à leurs yeux la foi de nos serments,

Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements.

Il éteint cet amour, source de tant de haine;

Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.

Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux¹), Quoique de leur dépouillé il se pare à mes yeux ; Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,

Il semble me céder la gloire de vous plaire.

Mon cœur, je l'avouïrai, lui pardonne en secret,

Et lui laisse le reste avec moins de regret.

Quoi! je ne serai plus séparé de vos charmes!

Quoi! même en ce moment, je puis voir sans alarmes Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,

Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur 2) !

Ab, madame!... Mais quoi? Quelle nouvelle crainte Tient parmi mes transports votre joie en contrainte ? D'où vient qu'en in'écoutant vos yeux, vos tristes yeux, Avec de longs regards se tournent vers les 'deux? Qu'est-ce que vous craignez?

J UNIE

Je l'ignore moi- même ;

Mais je crains.

tende avec vous : Britannicus vient pour se rendre dans l'appartement de Néron, où on lui a dit qu'on préparait le festin de la réconciliation. Sa mère et Junie l'accompagnent jusqu 'à la porte

de cet appartement: ils ont la liberté de se voir depuis que la paix est annoncée. L. R.

1) Remarquez bien la différence entre la déclaration d'amour, que Néron faisait à cette même Junie, et celle que Britannicus lui fait : c'est ainsi que la sincérité diffère de la passion d'un tyran.

2) Sacrifier , dans le sens figuré de se priver de quelque chose pour l'humour de quelqu'un , y renoncer en sa considération , était alors nouveau, et a été adopté par l'usage.

BRIT AÏS NI CU S

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE

Mais me répondez-vous de sa sincérité?

Quoi! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

J T J N I E.

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte ;

Il me fuit, il vous cherche : un. si grand changement Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment¹)?

Cet ouvrage, madame, est un coup d'Agrippine :

Elle a cru que ma perte entraînait sa ruine.

Grâce aux préventions de son esprit jaloux,

Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître;

1) Cette défiance dans Junie est très-naturelle après le terrible entretien qu'elle a eu avec Néron: rien de plus crédule que l'amour sur tout ce qui peut le flatter; rien de plus clairvoyant sur tout ce qui peut l'alarmer. Britannicus, au contraire, représente cette franchise héroïque, contrastant avec la méchanceté hypocrite de Néron, cette confiance noble, propre à une belle âme, surtout dans la jeunesse, qui ne peut imaginer le crime à moins de le voir; et dès le premier acte, en avouant qu'on le trahissait tous les jours, il n'a pu se persuader que le traître fût ce même Narcisse qu'il regarde comme à lui. Ici Junie insiste encore sur ce Narcisse, et le prince répond comme doit répondre celui qui ne croit pas à la trahison, a moins d'en avoir des preuves : Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

Britannicus,

Je m'en fie à Burrhus ; j'en crois même son maître ;

Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir),

Il hait à cœur ouvert 2), ou cesse de haïr.

JUNIE. o

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre :

Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.

Je ne connais Néron et la cour que d'un jour;

Mais, si j'ose le dire, hélas ! dans cette cour Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!

Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !

Avec combien de joie on y trahit sa foi!

Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

Mais, que son amitié soit véritable ou feinte,

Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte?

Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,

Soulever contre lui le peuple et le sénat.

Que dis-je? il reconnaît sa dernière injustice;

Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.

Ah! s'il vous avait dit, ma princesse, à quel point

JUNIE

Mais, Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en délie³)?

1) Cette manière de parler, impuissant à trahir , pour incapable de trahison , a été regardée, par un des anciens critiques, comme barbare: selon L. R., elle est devenue très-française, et l'on dirait bien impuissant à vous taire.

2) L. R. fait remarquer cette phrase pour sa beauté et sa nouveauté: qu'on est heureux du moins, ajoute-t-il, quand on n'a que

ces ennemis qui haïssent à cœur ouvert !

3) Racine a supprimé, dans la réponse de Britannicus, les vers suivants, et n'a conservé que le dernier, qui rend le dialogue plus vif et plus pressé. Après ce vers: Mais Narcisse , seigneur , ne vous trahit-il point ? Britannicus répondait à, Junie:

Acte V, Scène I

J ü NIE.

Et que sais-je ? Il y va, seigneur, de votre vie :

Tout m'est suspect: je crains que tout ne soit séduit;

Je crains Néron ; je crains le malheur qui me suit.

D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,

Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.

Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez Couvrait contre vos jours quelques pièges dressés;

Si Néron, irrité de notre intelligence,

Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance;

S'il préparait ses coups tandis que je vous vois;

Et si je vous parlais pour la dernière fois!

Ah, prince !

B R I T A N N I C U S

Tous pleurez! Ah, ma chère princesse!

Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse!

Quoi, madame! en un jour où, plein de sa grandeur,

Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,

Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,

Aux pompes de sa cour préférer ma misère¹)!

Quoi! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,

Refuser un empire, et pleurer à mes yeux²)!

Lui me trahir! Hé quoi! vous voulez donc, madame,

Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon âme?

Seul de tous mes amis, Narcisse m'est resté.

L'a-t-on vu de mon père oublier la bonté?

S'est-il rendu, madame, indign-e de la mienne?

Néron, de temps en temps, souffre qu'il l'entretienne;

Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,

Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

*) Le caractère noble et vertueux de Junie rend son amour digne de la tragédie. L. R.

2) Cette expression, pleurer à mes yeux , n'est point faible, comme le dit L. d. B mais tendre dans le caractère et la situation de ces deux jeunes amants ; et combien l'auteur l'a relevée par cet hémistiche qui rend le vers si beau , refuser un empire ! C'est peindre en un seul vers la grandeur d'âme qui

Bri tannicus,

Mais, madame, arrêtez ces précieuses larmes :

Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.

Je me rendrais suspect par un plus long- séjour¹) : Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour, Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,

Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.

Adieu.

Prince

On m'attend, madame, il faut partir.

J UNIE

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, JUNIE

AGRIPPINE

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence²).

Néron impatient se plaint de votre absence.

La joie et le plaisir de tous les conviés Attend, pour éclater,
que vous vous embrassiez.

dédaigne un trône, et la tendresse qui donne des larmes aux
périls d'un amant.

1) Pour dire, si je demeurais plus longtemps. Séjour signifie ici
le temps qu'on emploie à demeurer dans un meme lieu. Ailleurs
ce mot se dit aussi pour le lieu considéré par rapport à la de-
meure qu'on y peut faire : un beau séjour.

2) Lorsque Junie retient Britannicus tant qu'elle le peut, et
condamne son empressement à se rendre chez Néron, Agrippine
qui entre, condamne son retardement. Elle ne prévoit pas la tra-
hison, parce qu'elle a reçu les caresses de son fils, comme Tacite
dit qu'elle les recevait, *facili feminarum credulitate ad gaudia*. L.
R.

SCÈNE III

AGRIPFINE, JUNIE.

AGRIPPIN E.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux,

Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.

Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?

Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage2)?

1) Soins est encore pris ici dans le sens de préoccupation inquiétude, tendresse soigneuse. Cet emploi n'est pas rare dans Racine et très-admissible dans la poésie. Voy. p. 119, et Iphigénie, p. 50.

2) Le caractère particulier d'Agrippine, dit L. H., est la présomption la plus hautaijie. Toujours accoutumée à commander, soit comme épouse, soit comme mère il n'est pas étonnant qu'elle ait toute la confiance du pouvoir, à force d'en avoir l'habitude. Ce n'est donc pas faute de politique, qu'elle se méprend si complètement sur les dispositions de Néron, qui pouvait connaître mieux qu'elle, et Néron et sa cour? Mais elle ne peut se figurer que son fils ose risquer d'en venir avec elle à une rupture déclarée ; elle se flatte de l'avoir subjugué et intimidé plus que jamais, et l'on sent qu'elle doit s'en flatter: de là ses effusions et ses transports: elle va jusqu'à démentir tout le mal qu'elle avait dit de Néron, soit à sa confidente, soit à lui-même; elle ne lui croit plus de malice noire ; on n'a fait qu'altérer sa bonté, qu'abuser de sa facilité ; elle ne s'en prend qu'à des ennemis qui bientôt vont connaître Agrippine encore une fois . Tout cet enivrement est dans la nature, et dans le caractère du personnage. Et quel éclat de cou-

J UNIE

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,

Ai-je pu rassurer mes esprits agités?

Hélas! à peine encor je conçois ce miracle.

Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle.,

Le changement, madame, est commun à la cour;

Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE

11 suffit; j'ai parlé, tout a changé de face¹):

Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.

Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;

Néron m'en a donné des gages trop certains.

Ah! si vous aviez vu par combien de caresses Il m'a renouvelé la foi de ses promesses ²) ;

Par quels embrassements il vient de m'arrêter³)!

leur! Déjà de ma faveur on adore le bruit. Oui, on adore tout de la faveur , et même le bruit. Mais qui , excepté Racine, aurait osé le dire?

1) Chacun des vers de ce passage révèle l'amour-propre de cette femme, et l'orgueil d'un pouvoir précaire et emprunté. L. H . nous fait observer, pour montrer toutes les nuances du caractère d'Agrippine, qu'un des moyens de crédit, c'est d'y faire croire, et on en ressaisit d'autant plus l'apparence, qu'on a été plus près d'en perdre la réalité.

2) C'est cette dernière entrevue qui a produit l'enchantement d'Agrippine. Racine en avait trouvé la peinture dans Tacite qui représente la même scène de dissimulation dans les circonstances qui la rendaient encore plus horrible, dans la dernière conversation que Néron eut avec sa mère, dont il avait ordonné la mort. Mais il faut avouer que la copie a sur l'original toute la supériorité que la belle poésie peut avoir sur la plus belle prose.

On peut mettre au rang des vers les plus parfaits de la langue française les dix vers qui commencent par ces mots: Par quels embrassements , etc., et les quatre derniers sont du style sublime. Tout y est également imposant, la pensée les images et l'harmonie. L. H.

3) Néron était factus naturâ velare odium fallacibus blan -

Acte V, Scène III

Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter; Sa facile bonté, sur son front répandue,

Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.

Il s'épanchait en fils qui vient en liberté 1)

Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.

Mais bientôt reprenant un visage sévère.

Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,

Sa confiance auguste a mis entre mes mains Des secrets d'où dépend le destin des humains.

Non, il le faut ici confesser à sa gloire,

Son cœur n'enferme point une malice noire;

Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,

Abusaient contre nous de sa facilité.

Mais enfin, a son tour, leur puissance décline;

Rome encore une fois va connaître Agrippine;

Déjà de ma faveur on adore le bruit.

Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit: Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste Mais qu'est-ce que j'entends? Quel tumulte confus? Que peut-on faire?

ditiis ; et ce tableau est copié, comme le dit L. i?, de l'endroit où Tacite rapporte que Néron, ayant résolu de faire mourir sa mère, lui rendit une dernière visite, et l'accabla de caresses: pluribus sermonibus , modo familiaritate juvenili, et rursus adductus quasi seria consociaret arctius oculis et pectori inherens. Quel monstre! Comment Agrippine qui le connaissait, et qui a dit elle même: Il se déguise en vain , je lis sur son visage Des fiers Domitius Vhumeur sombre et sauvage , peut-elle si aisément oublier ce qu'elle lit sur ce visage quand elle est mécontente. Elle ne devait pas ignorer qu'il n'y a point de réconciliation sincère dans les caractères pareils, qui sont quelquefois aussi constants dans leur haine, qu'inconstants dans leur amitié.

!) Ce mot, s'épancher , est également beau au figuré dans Phèdre: Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux .

2) En prose, il faudrait aussi au lieu d ' autant: c'est la versification qui permet et même demande ce remplacement.

JUNIE

o ciel! sauvez Britannicus!

Acte Y, Scène Y

AG RIPPIN E.

Quoi! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur!

B U RRH U S.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.

A peine l'empereur a vu venir son frère,

Il se lève, il l'embrasse; on se tait, et soudain César prend le premier une coupe à la main :

„Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,

Ma main de cette coupe épanche les prémices,

Dit-il. Dieux, que j'appelle à cette effusion,

Yenez favoriser notre réunion/*

Par les mêmes serments Britannicus se lie;

La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie¹);

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,

Le fer ne produit point de si puissants efforts ²),

Madame: la lumière à ses yeux est ravie;

Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.

Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :

La moitié s'épouvante et sort avec des cris;

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage Sur les yeux de César composent leur visage 3).

1) Dans l'histoire, Britannicus renvoya un breuvage trop chaud : on le lui rendit mêlé d'une eau froide qui avait été empoisonnée chez Néron même, et qui fut servie par ses agents apostés. L'effet du poison fut aussi prompt que le poète l'a représenté. Mais il a imaginé cette cérémonie des libations, prise dans les mœurs, qui rend ici la fête plus solennelle et le crime de Néron plus atroce, et fait intervenir avec vraisemblance le ministère de Narcisse. Z (. H.

2) Eacine a déjà employé plus haut la même pensée, lorsqu'il a dit: Et le fer est moins prompt pour trancher une vie. L . d. B. a tort de critiquer le mot efforts pour effets : ce mot d 'efforts rend même mieux que celui d 'effets, la prompte et terrible énergie du poison qui tue Britannicus, comme on le tuerait avec un glaive.

3) La prose de Tacite est plus forte: *trepidatum a circumstantibus , diffugiunt imprudentes , et quibus altior intellectus*

B rit an ni eu s.

Cependant sur son lit il demeure penché¹); D'aucun étonnement il ne paraît touché:

„Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence, A souvent sans péril attaqué son enfance/* Narcisse veut en vain affecter quelque ennui 2), Et sa perfide joie éclate malgré lui.

Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse, D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ;

Et j'allais, accablé de cet assassinat,

Pleurer Britannicus, César et tout l'Etat.

resistunt defixi et Neronem intuentes : mais ceux qui sont capables de voir plus loin, restent immobiles et les yeux fixés sur Néron. Cette immobilité absolue dans un événement si subit et si terrible, dit L. H ., cette compression de tout premier mouvement quelconque, en observant quel sera celui de l'empereur, est le dernier effort de l'esprit du courtisan. Tacite a vécu sous la tyrannie, et c'est peut-être pourquoi il a su la peindre avec des coups de pinceau si vigoureux.

1) Ut erat reclinis ; les Romains mangeaient couchés sur des lits. Agrippine et Octavie étaient a ce repas , suivant Tacite, et le repas continua après un moment de silence: post breve s̄ilentium repetita convivii lætitia. Ici le repas est troublé, comme il le doit être, ou plutôt il ne commence point. Burrhus sort, et un moment après Néron sort aussi: le reste de la pièce se passe en plein jour. Il est vrai que Junie a dit plus haut qu'elle craignait que Néron n'eût choisi la nuit pour cacher sa vengeance. Ce festin pouvait durer jusque pendant la nuit; mais Néron empoisonne Britannicus en faisant les libations, avant que le repas commence. L. R.

2) Ce mot ennui , que L . R. critique comme trop faible (aussi bien que dans la dernière scène en parlant des malheurs de Junie, et plaignant son ennui), parce qu'en vers ennui se dit souvent de la plus grande douleur , est très-bien placé en cet endroit; car ce mot ayant souvent quelque chose de vague dans l'usage qu'on en fait en vers, ne dit précisément que ce que l'auteur veut dire.

SCÈNE VI

NÉRON, AGRIPPINE, BURRgUS, NARCISSE.

NERON voyant Agrippine.

Dieux 3) !

AGRIPPINE

Arrêtez, Néron: j'ai deux mots à vous dire. Britannicus est mort: je reconnais les coups;

Je connais l'assassin.

NÉRON

Et qui, madame?

AGRIPPINE

Vous.

NÉRON

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.

Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.

Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,

!) Il y avait d'abord: Le voici . Vous verrez si je suis sa complice. Demeurez . Et ensuite Néron dit à Junie: De vos pleurs , etc.

2) Dans les premières éditions Junie revient ici avec Néron: il y avait une scène qui précédait celle-ci, mais Boileau la lui fit re-

trancher, parce qu'il ne convenait point en effet que Junie reparût sur la scène avec Néron. Nous avons donné cette scène telle qu'elle était d'abord, dans l'appendice, sous II.

3) C'est la vue de sa mère qui lui arrache ce cri : il la connaît capable d'éclater, et dans un pareil moment l'homicide n'est bien qu'avec des complices ou des esclaves. Au reste, l'action est ici, grâce aux convenances théâtrales, moins atroce que dans l'histoire.

B r i t a n n i c u s ,

Ma main de Claude même aura tranché les jours¹).

Son fils vous était cher, sa mort peut tous confondre;

Mais des coups du destin je ne puis pas répondre ²).

A G R I P P I N E .

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;

Narcisse a fait le coup³), vous l'avez ordonné.

N É R O N

Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage⁴)?

J) Il y a dans cette réponse autant d'impudence que de malignité : personne ne sait mieux que lui que c'est Agrippine qui a fait périr Claude, et c'est Néron qui reproche à sa mère ce crime commis pour lui. Quelle leçon! — Agrippine, selon l'histoire, ne fut pas à beaucoup près si hardie qu'elle l'est ici ; elle fut consternée de la mort de Britannicus, qui lui présageait la sienne, et ne vit, dans ce premier attentat, qu'un essai de parricide: parricidii

exemplum. Le poète, observant toujours les mêmes nuances, a très-sagement séparé cette femme, toute méchante qu'elle était, d'un monstre tel que Néron. Il l'avait peinte assez altière et assez emportée pour qu'elle pût avec vraisemblance ne rien ménager avec Néron qui la pousse à bout. Les reproches, les menaces et les prédictions dont elle l'accable, la réconcilient assez avec le spectateur, pour laisser une juste distance entre elle et son fils, en sorte que toute l'horreur reste sur Néron, comme cela devait être, et tonte la pitié sur Britannicus et Junie. L . H.

2) Le poète lui fait dire en général, je ne puis pas répondre , ce qu'il aurait dit moins élégamment s'il eût adressé ces mots à Agrippine 'je ne puis vous répondre .

3) Faire le coup est rendu trop trivial par l'usage actuel pour pouvoir être employé non seulement en poésie mais encore dans le style soutenu. On pourrait reporter cette expression à celle semblable employée au commencement de cette scène: je reconnais les coups .

4) Néron ne veut pas avoir l'air de croire que sa mère elle-même suppose si justement qu'il est l'auteur de ce crime, il attribue cette pensée à ses ennemis.

Acte V, Scène VI

NARCISSE

Hé, seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage? Britannicus, madame, eut des desseins secrets Qui vous auraient coûté de plus justes regrets :

Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie;

De vos propres bontés il vous aurait punie.

Il vous trompait vous-même; et son cœur offensé¹⁾ Prétendait
tôt ou tard rappeler le passé.

Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,

Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie, Sur ma fi-
délité César s'en soit remis ²⁾,

Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis ; Qu'ils
mettent ce malheur au rang des plus sinistres : Mais vous....

AGRIPPINE

Poursuis, Néron: avec de tels ministres, Par des faits glorieux
tu te vas signaler;

Poursuis. Tu n'a pas fait ce pas pour reculer:

Ta main a commencé par le sang de ton frère;

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère³⁾.

1) Variante : Madame , il vous trompait , et son cœur offensé ,
etc.

2) Néron a désavoué l'empoisonnement: Narcisse en convient
à peu près : les vues du poète, dans cette distinction, sont aussi
justes que profondes. D'abord il convenait que Narcisse fût plus
hardi dans le crime: il y a vieilli, et Néron en est à son coup d'es-
sai. Ensuite cette audace déhontée de Narcisse, qui tout à l'heure
va précipiter son châtimement, est d'un homme qui compte déjà sur
le premier crédit auprès d'un maître tel que Néron, après l'avoir

défait d'un frère et d'un rival. Enfin il importe à un scélérat de cette espèce, que son maître s'accoutume de bonne heure à ne point rougir du crime, et qu'il y accoutume aussi tout ce qui l'entoure. L. H.

3) Ces sortes de prophéties font impression sur le spectateur qui a lu l'histoire, et qui sait qu'elles ont été réalisées. La peinture des forfaits et du supplice de Néron, présentée dans l'avenir, est aussi fidèle que terrible. L'effet de ces impréca-

Britapnicus,

Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais *); Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.

Mais je veux que ma mort te soit même inutile :

Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille ; Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,

Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.

Tes remords te suivront comme autant de furies;

Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;

Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours * 2),

D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours. Mais j'espère qu'enfm le ciel, las de tes crimes, Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;

Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,

Tu te verras force de répandre le tien;

Et ton nom paraîtra, dans la race future,

Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Voilà ce que mon cœur se présage de toi.

Adieu : tu peux sortir.

NÉRON

Narcisse, suivez-moi 3).

tions que la morale dramatique substitue à la punition présente, si le sujet ne la donne pas , est beaucoup moindre quand on sait qu'elles ne seront pas accomplies et que le coupable demeurera impuni. L. H.

1) Ce vers est beaucoup plus beau que celui qu'il y avait d'abord à sa place : Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.

2) Soi ne devait pas être employé ici puisque le sens du substantif représenté par le pronom est déterminé. Il aurait fallu elle-même; mais ce mot aurait donné au vers une syllabe de trop, c'est ce qui a produit cette faute si rare chez Racine.

3) Néron ne daigna pas répondre à sa mère ni parler à Burrhus qu'il voit présent: il ne veut que Narcisse qu'il appelle en sortant : il est devenu un monstre.

SCÈNE VII

AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE

Ah ciel! de mes soupçons quelle était l'injustice¹)! Je condamnais Burrhus pour écouter Narcisse ! Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux Néron en me quittant m'a laissés pour adieux?

C'en est fait, le cruel n'a plus rien qui l'arrête;

Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.

Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS

Ah, madame ! pour moi, j'ai vécu trop d'un jour. Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,

Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle;

Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,

Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!

Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ²) ;

Sa jalousie a pu l'armer contre son frère:

Mais s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur, Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.

Ses vœux indifférents ont déjà la constance D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance³).

!) C'est ainsi que tôt ou tard l'innocence est reconnue. Burrhus qui a été suspect à Agrippine et à Néron, a déjà été justifié par Néron dans le quatrième acte: il l'est encore ici par Agrippine. L.
R.

2) Si Néron n'était que l'empoisonneur de son frère, Burrhus espérerait encore: mais Néron est parricide tranquille: la vue de son premier crime ne l'a point ému; Burrhus, qui n'a plus rien à espérer, ne souhaite que la mort. L. R ,

3) L. H. en admirant cette peinture qui est entièrement due à Racine, comme digne du pinceau de Tacite, dit qu'en plus d'un endroit de cette pièce le poète sait peindre comme ce fameux historien du temps des empereurs romains, même sans lui rien emprunter.

Qu'il achève, madame, et qu'il fasse périr Un ministre importun qui ne le peut souffrir.

Hélas! loin de vouloir éviter sa colère,

La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE VIII

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

ALBINE

Ah, madame! ah, seigneur! courez vers l'empereur¹);

Venez sauver César de sa propre fureur:

Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE

Quoi! Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie²⁾:
Elle a feint de passer chez la triste Octavie :
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue:
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ses bras pressants elle tenait liés:
„ Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
Protège en ce moment le reste de ta race :
Rome, dans ton palais, vient de voir immoler

A) La consonnance des deux hémistiches est plus excusable ici qu'ailleurs dans un vers que l'on remarque à peine. L . H.

2) Cette faute est si grave, selon L. H ., que l'on souhaiterait voir ce vers rayé de cet ouvrage: rien ne peut faire passer l'impropriété du mot s'est ravie . On se dérobe, on s'échappe, etc. de quelque endroit, mais on ne peut se ravir d'un lieu.

Acte Y, Scène VIII

Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.

On veut après sa mort que je lui sois parjure : Mais pour lui conserver une foi toujours pure, Prince, je me dévoue à ces dieux immortels Dont ta vertu t'a fait partager les autels. “

Le peuple, cependant, que ce spectacle étonne,

Yole de toutes parts, se presse, l'environne, S'attendrit à ses pleurs, et, plaignant son ennui, D'une commune voix la prend sous son appui;

Ils la mènent au temple ou depuis tant d'années¹) Au culte des autels nos vierges destinées Gardent fidèlement le dépôt précieux Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux. César les voit partir sans oser les distraire²). Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire;

Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,

D'une profane main commence à Tarreter.

De mille coups mortels son audace est punie³);

1) On ne recevait point parmi les vestales une fille audessus de dix-ans; mais devant des spectateurs à qui cette règle est peu connue, et fort indifférente, le poète peut supposer une exception faite par le peuple, en faveur de la vertueuse et malheureuse Junie; car le grand but du poète étant de contenter, on pourrait plutôt appeler heureux ce dénouement qu'une critique déplacée a voulu ridiculiser, en plaisantant sur Junie qui se fait religieuse.

®) Distraire dans le sens d 'empêcher, arrêter n'est pas possible à cause de la trop grande différence de sens. C'est un latinisme que nous aurions à reprocher à Kacine, si nous ne le voyions pas à chaque vers pour ainsi dire, si plein de son modèle latin.

3) Narcisse est mis en pièces par le peuple et abandonné par le tyran qu'il a servi : son châtement est complet. Celui de Néron ne l'est qu'en prédiction , comme le sujet et l'histoire l'exigeaient Mais il perd Junie qu'il a cru posséder, et on nous le représente dans un état d'épouvante et de désespoir qui fait même craindre qu'il n'attente à sa vie. Junie est dans une retraite sacrée, à l'abri des attentats de Néron. Le poète, dit

Britannicu s,

Son infidèle sang rejaillit sur Junie.

César, de tant d'objets en même temps frappé,

Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.

Il rentre. Chacun fuit son silence farouche* 1);

Le nom seul de Junie échappe de sa bouche.

Il marche sans dessein; ses yeux mal assurés N'osent lever au ciel leurs regards égarés2);

Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude Tient de son désespoir aigrir l'inquiétude3),

Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,

Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.

Le temps presse: courez. Il ne faut qu'un caprice;

Il se perdrait, madame.

AGRIPPINE

Il se ferait justice.

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports +):

L. H ., a fait tout ce que demandait son art, et tiré de son sujet tout ce qu'il pouvait donner. Il n'en est pas moins vrai que ce dernier acte est d'un effet médiocre et fort inférieur à celui du quatrième ; mais si britannicus est au second rang pour l'effet théâtral, il est au premier pour la conception originale, la vérité et la profondeur des vues morales et politiques, et par le fini de l'exécution.

i) Quand on voudrait examiner à la rigueur cette expression, fuir un silence , on la trouverait très-juste. Peut-on faire entendre en moins de mots, que le silence de Néron étant la preuve de sa fureur, chacun s'enfuit? C'est par ces alliances de mots, que le poète dit les choses avec tant de vivacité, et se fait une langue qui semble n'être qu'à lui. L. R.

*) Regards égarés produit une consonnance peut-être désagréable mais que la mesure a rendue inévitable. On ne pouvait dire yeux égarés , yeux n'ayant qu'une syllabe.

3) Si l'on laisse Néron seul, il est à craindre que la nuit et la solitude n'augmentent son désespoir.

4) L'ambitieuse Agrippine ne perd jamais l'espérance; Burrhus qui ne s'intéresse qu'à l'État, et qui a perdu toute espérance,

ne suit point Agrippine qui va chez Néron. L . R .

Acte V, Scène VIII

Voyons quel changement produiront ses remords,

S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes¹)!

i) Burrhus, qui vient d'entendre dire que Néron est prêt à se tuer , souhaite que ce crime soit son dernier crime: il ferait le bonheur public. Il ne s'explique pas si clairement*, mais c'est ce que doit penser un homme qui va dans la retraite Pleurer Britannicus , César et tout VEtat. L. R. nous fait encore remarquer que dans cette pièce, qu'il appelle parfaite en son genre, l'on est surpris de voir tous les ressorts que l'ambition fait jouer à la cour, si bien développés par un jeune poète qui ne connaissait encore la cour que par la lecture de Tacite. Il l'a connue dans la suite par expérience.

FIN DE B R I T À N N I C ü S.

Appendice,

La première scène de l'Acte III, que Racine a supprimée, est digne d'être lue, quoiqu'elle ne fût jamais ni jouée, ni imprimée va la place que le poète lui avait destinée. Ce sont les commentateurs qui nous l'ont conservée. Burrhus allant chez Néron, et trouvant Narcisse qui y va aussi, lui reproche son assiduité a faire sa conr à Néron, lorsque son devoir l'attache à Britannicus. Narcisse soupçonne Burrhus de ne lui parler que par jalousie; et

alors Burrhus cessant de le ménager, l'accuse d'être la cause du trouble. Narcisse se plaint d'être accusé injustement, et dit qu'il fera bientôt connaître son innocence. — Lorsqu'on lit cette scène, dit L. d. B. , on est presque tenté de la conserver: une attention plus sérieuse ramène au sentiment de Boileau. Burrhus, en effet, manquait à la prudence en faisant entrer dans sa confiance un traître qu'il ne pouvait espérer de changer.

BÜRRHÜ S.

Quoi! Narcisse au palais obsédant l'empereur,

Laisse Britannicus en proie à sa fureur?

Narcisse qui devrait, d'une amitié sincère,

Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du père?

Qui devrait, en plaignant avec lui son malheur,

Loin des yeux de César détourner sa douleur?

Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,

Pressé du désespoir qui suit la solitude,

Il avance sa perte en voulant l'éloigner,

Et force l'empereur à ne plus l'épargner?

Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse Laissa de tout l'empire Agrippine maîtresse, Qu'instruit du successeur que lui gardaient les dieux, Il vit déjà son nom écrit dans tous les yeux,

Ce prince, à ses bienfaits mesurant votre zèle,

Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle,

Et qui, sans s'ébranler, verrait passer un jour,

Du côté de Néron, la fortune et la cour.

Cependant aujourd'hui sur la moindre menace Qui de Britannicus présage la disgrâce,

Narcisse, qui devait le quitter le dernier,

Semble dans le malheur le plonger le premier.

César vous voit partout attendre son passage.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage, Seigneur;
c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

Burrhus.

Près de Britannicus vous le servirez mieux. Craignez-vous que
César n'accuse votre absence?

Sa grandeur lui répond de votre obéissance.

C'est à Britannicus qu'il faut justifier Un soin dont ses malheurs se doivent défier.

Tous pouvez, sans péril, respecter sa misère;

Néron n'a point juré la perte de son frère.

Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits, Votre maître
n'est point au nombre des proscrits. Néron même, en son cœur,
touché de votre zèle, Vous en tiendrait peut-être un compte plus
fidèle Que de tous ces respects vainement assidus,

Oubliés dans la foule aussitôt que rendus.

NARCISSE

Ce langage, seigneur, est facile à comprendre ;
Avec quelque bonté César daigne m'entendre;
Mes soins, trop bien reçus, pourraient vous irriter;
A l'avenir, seigneur, je saurais l'éviter.

BÜRRHIS.

Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres ;
Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux autres. Ainsi lorsqu'inutile au reste des humains,

Claude laissait gémir l'empire entre vos mains,
Le reproche éternel de votre conscience Condamnait, devant lui, Rome entière au silence.

Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs ;
Le reste vous semblait autant d'accusateurs Qui prêts à s'élever contre votre conduite,

Allaient de nos malheurs développer la suite;
Et lui portant les cris du peuple et du sériât,
Lui demander justice au nom de tout l'Etat.

Toutefois pour César je crains votre présence;

Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance, Tous ceux qui, comme vous, flattant tous ses désirs, Sont toujours,

dans son cœur, du parti des plaisirs. Jadis à nos conseils l'empereur plus docile,

Affectait pour son frère une bonté facile;

Et de son rang, pour lui, modérant la splendeur,

De sa chute à ses , yeux cachait la profondeur.

Quel soupçon aujourd'hui, quel désir de vengeance Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence?

Junie est enlevée, Agrippine frémit ;

Jaloux et sans espoir, Britannicus gémit ;

Du cœur de l'empereur son épouse bannie,

D'un divorce à toute heure attend l'ignominie :

Elle pleure. Et voilà ce que leur a coûté L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence.

Vous pouvez tout; j'écoute et garde le silence.

Mes actions, un jour, pourront vous repartir.

Jusques-là. . .

B ü RR H U S.

Puissiez-vous bientôt me démentir!

Plût aux dieux qu'en effet ce reproche vous touche!

Je vous aiderai même à me fermer la bouche. Sénèque, dont les soins devraient me soulager, Occupé loin de Rome, ignore ce danger.

Réparons, vous et moi, cette absence funeste;

Du sang de nos Césars réunissons le reste; Rapprochons-les, Narcisse, au plus tôt, dès ce jour, Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

Boileau a encore fait retrancher au poète la scène suivante, qui précédait d'abord la sixième scène de l'Acte Y (voy. p. 133).

NERON à Junie.

De vos pleurs j'approuve la justice.

Mais, madame, évitez ce spectacle odieux ;

Moi-même, en frémissant, j'en détourne les yeux.

Il est mort: tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.

Ainsi de nos destins la fortune se joue ;

Quand nous nous rapprochons, le ciel nous désunit.

J UN IE

J'aimais Britannicus, seigneur; je vous l'ai dit.

Si de quelque pitié ma misère est suivie,

Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie Un entretien conforme à l'état où je suis.

NERON

Belle Junie, allez, moi-même je vous suis.

Je vais, par tous les soins que la tendresse inspire,

Tous. ...

Noms des commentateurs français.

L'abbé d'Olivet.

L'abbé Desfontaines.

Louis Racine — L. JB.

Luneau de Boisjermain — L. cl. B .

La Harpe = L. H.

Leipzig, Imprimerie d'Alexandre Edelmann.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/britannicustrageooraci>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.